



N^o 8

I a-16.

194

820-8 ;

LES SOIRÉES

AV

LOGIS.

E Skryńska

François Jabłonowski

820-8 : 820-32, 17" = 40

LES

SOIRÉES AU LOGIS,

OU

L'OUVERTURE DU PORTE-FEUILLE

DE

LA JEUNESSE;

Renfermant un mélange de pièces diverses
pour l'instruction des jeunes personnes.

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

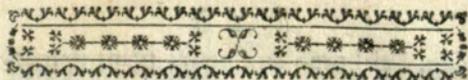
TOME PREMIER.

A GENEVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire.

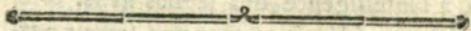
A Paris, chez MARADAN, Libraire, rue du
cimetière André-des-Arts N^o. 9.

1797.



LES SOIRÉES

AU LOGIS.



INTRODUCTION.

LE château du charmant village de Beachgrove étoit habité par la famille de Fairborne, composée du maître, de la maîtresse de la maison, & d'un grand nombre d'enfans des deux sexes, dont les uns étoient élevés sous les yeux de leurs parens, & les autres alloient aux écoles. Rarement on étoit sans quelques visites; les amis des propriétaires étoient reçus avec gaieté & hospitalité, sans cérémonie, sans ostentation; ils faisoient pendant leur séjour partie de la famille, & étoient prêts à concourir avec Mr. &

Tome I.

A

57-582

Mde. Fairborne aux petits plans domestiques destinés à varier les amusemens , & sur-tout à avancer l'instruction des enfans les plus jeunes. Comme quelques-uns d'eux avoient l'habitude d'écrire , ils produisoient tantôt une histoire , tantôt une fable ou un dialogue adapté à l'âge & à l'intelligence des jeunes gens.

On considéroit comme une faveur particulière qu'ils voulussent bien s'y employer. Les pièces une fois lues étoient soigneusement déposées dans une cassette, dont Mde. Fairborne gardoit la clé; il n'étoit permis à personne de les reprendre jusqu'à ce que tous les enfans fussent rassemblés un jour de fête , & leur plaisir dans la soirée étoit de fouiller , comme ils disoient , le porte-feuille. On envoyoit un des plus jeunes à la cassette , il prenoit avec ses petites mains le premier papier qui se présentoit & l'apportoit au salon , où il étoit lu distinctement par l'un des aînés , & donnoit lieu à des remarques & des réflexions. Bientôt après on envoyoit un autre petit

messenger prendre une nouvelle pièce , & ainsi de suite , aussi long-tems que les parens jugeoient convenable de faire durer cette récréation. D'autres enfans étoient admis à ces lectures ; le porte-feuille de Beachgrove devint célèbre dans le voisinage , les propriétaires furent sollicités de l'ouvrir au public , & accédant à cette demande , ils publièrent les pièces renfermées dans la cassette , selon que le hasard les faisoit tomber sous leur main , pensant que cet ordre fortuit seroit plus agréable qu'un arrangement méthodique.



Ire. SOIRÉE.

DIALOGUE SUR LE CHÊNE. 7

L'Instituteur, George, Harry.

L'Instituteur. VENEZ mes enfans, asseyons nous à l'ombre de cet arbre. Je ne sais pas comment vous sentez vos jambes; mais les miennes sont presque fatiguées.

George. Je ne suis pas las, mais j'ai très-chaud.

L'Instituteur. Quand vous serez un peu rafraîchi, vous pourrez boire à ce ruisseau; en attendant, nous lirons quelques fragmens d'un livre que j'ai dans ma poche. (*ils s'asseyent au pied de l'arbre.*)

Harry. Quel grand arbre! combien ses branches s'étendent! Quel arbre est-ce, je vous prie?

George. Je puis vous le dire; c'est un chêne, ne voyez-vous pas les glands?

L'Instituteur. Oui, c'est un chêne le plus noble des arbres que ce pays produise; non-seulement il est beau à la vue, mais de la plus grande importance dans ses usages.

Harry. Je voudrais bien en connoître quelques-uns.

L'Instituteur. Fort bien, au lieu de lire nous entretiendrons du chêne. *George,* vous le connoissez à ses glands, l'auriez-vous de même reconnu s'il n'en avoit point eu?

George. Je ne sais; je ne crois pas.

L'Instituteur. Observez donc en premier lieu, que son écorce est très-rude; puis voyez comment il s'élève, ses grands bras sortent presque horizontalement de son tronc, s'étendent au loin de tous côtés, & donnent à l'arbre entier une sorte de forme ronde. Ses branches sont aussi sujettes à être courbées ou noueuses; à ces marques, vous pourriez soupçonner un chêne même en hiver, quand il est dépouillé de sa verdure: mais ses

feuilles donnent une indication bien plus sûre, puisqu'elles diffèrent beaucoup de celles des autres arbres : elles ne sont ni entièrement unies dans leur bord, ni taillées comme les dents d'une scie, mais profondément découpées, & formées en plusieurs divisions arrondies ; leur couleur est un beau verd foncé, quant au fruit. . . .

Harry. Au fruit !

L'Instituteur. Oui, toute espèce de plante a ce qui peut s'appeler proprement un fruit, quoique nous soyons enclins à ne donner ce nom qu'à ceux qui font la nourriture de l'homme. Le fruit d'une plante en est la semence avec ce qui la contient ; celle du chêne se nomme gland. C'est une espèce de noix renfermée en partie dans une coupe.

George. Les coupes des glands sont une jolie chose, j'en ai fait des bateaux, & je les ai fait voguer dans un bassin.

L'Instituteur. Si vous n'étiez pas plus grand qu'une fée, vous pourriez boire dans ces coupes, comme on nous dit

que font ces petits êtres imaginaires.

« Nous buvons des perles de rosée

» Dans une coupe de gland pleine
» jusques au bord. »

Harry. Les glands sont-ils bons à manger ?

George. Non, j'en ai essayé, je ne les aime pas du tout.

L'Instituteur. Dans le premier âge de l'homme, avant qu'il cultivât la terre, il vivoit des productions sauvages de la nature ; on nous dit que les glands faisoient une partie considérable de sa nourriture ; même aujourd'hui, je crois qu'on en mange dans quelques pays, mais dans des climats plus chauds où probablement ils deviennent plus doux & prennent une meilleure saveur. Le principal usage que nous en faisons est d'en nourrir les cochons. Dans les parties de l'Angleterre, où les bois de chêne sont communs, on élève de grands troupeaux de cochons, qu'on mène dans ces bois en automne, lorsque les glands tombent, & là ils se nourrissent abondamment pendant deux

ou trois mois. Ce n'est pourtant là qu'une petite partie du mérite du chêne. Vous serez surpris quand je vous dirai que notre pays doit à cet arbre sa gloire & sa sûreté.

Harry. Comment cela est-il possible ?

L'Instituteur. Je ne sais si dans vos lectures vous avez rencontré le trait de l'histoire d'Athènes, fameuse cité de Grèce, qui consultant l'oracle sur la manière de se défendre contre ses ennemis, en reçut le conseil de se confier à des murs de bois.

Harry. Des murs de bois ! cela est étrange : je croyois les murs de pierre bien plus solides ; le bois peut être brûlé.

L'Instituteur. Vous avez raison ; mais voici le sens : Athènes avoit un commerce très-étendu, les Athéniens excelloient dans la marine, ils devoient se fier à leurs vaisseaux. La Grande-Bretagne est dans le même cas ; c'est une isle, elle n'a pas besoin de murs & de fortifications, pendant qu'elle possède des

vaisseaux pour tenir ses ennemis en respect. Nous avons à présent les plus grands & les plus beaux navires du monde, pour nous défendre nous-mêmes & pour attaquer les autres nations quand elles nous insultent, & ils sont tous construits de chêne.

George. Ne croit-il point ici d'autre bois dont on puisse les bâtir ?

L'Instituteur. Aucun à beaucoup près aussi bon, sur-tout pour les vaisseaux de guerre. C'est le bois le plus gros & le plus fort que nous ayons ; celui qui se conserve le plus long-tems dans l'eau, celui qui soutient le mieux le choc des vagues & les terribles coups des boulets de canon ; le chêne a pour ce dernier cas une qualité excellente & particulière, il n'est point comme les autres bois sujet à s'éclater & à se briser, une balle peut passer au travers sans faire un large trou. N'avez-vous jamais entendu la vieille chanson ?

Cœur de chêne sont nos vaisseaux,
Et cœur de chêne sont nos hommes.

George. Non.

L'Instituteur. Elle fut faite dans le tems de la plus grande prospérité de l'Angleterre, où nos succès étoient principalement attribués à nos flottes, dont le plus ferme soutien est le chêne britannique; ainsi j'espère qu'à l'avenir vous le considérerez avec respect.

George. Oui, il sera toujours mon arbre favori.

L'Instituteur. Pope n'a-t-il pas raison de dire dans sa forêt de Windsor,

« Que l'Inde vante les productions de
» ses rives fertiles, nous ne lui envions ni
» ses larmes d'ambre, ni ses plantes balsamiques. Nos chênes transportent sur
» nos rivages de plus riches trésors, ils
» font la prospérité, la force & la gloire
» de notre empire.

Ces vers se rapportent aux vaisseaux marchands comme aux vaisseaux de guerre, & dans le fait, tous nos navires sont construits de chênes natifs ou étrangers.

George. Les mâts des vaisseaux sont-ils de chêne ?

L'Instituteur. Non, ils seroient trop pesans; d'ailleurs on trouveroit difficilement des troncs assez longs & assez droits; ils sont faits de différentes sortes de pins, qui s'élèvent en forme de pyramide à une grande hauteur.

George. Le chêne sert-il à autre chose qu'à construire des vaisseaux ?

L'Instituteur. Oui, il est un des principaux bois de charpente pour tout ce qui demande de la force & de la dureté; on s'en sert à la construction des fenêtres & des portes: on le taille en solives pour fortifier les murs; quelquefois on en fait les escaliers & les planchers; les couverts des antiques maisons, bâties dans un tems où le chêne étoit plus abondant, sont presque en entier de son bois; on en fait quelquefois des meubles, comme tables, chaises, bois de lit, &c.; mais le mahogani plus doux & plus léger l'a remplacé dans la fabrique de la plupart de ces meubles; sa dureté en rendoit le travail trop difficile & trop coûteux; il est encore cependant la princi-

pale matière de mille ouvrages divers ; comme ponts, chariots, tonneaux, cuves ; il est enfin celle du dernier meuble dont un homme ait besoin ; que pensez-vous que ce soit ?

George. Je ne sais.

Harry. Une bière ?

L'Instituteur. Précisément.

Harry. Mais pourquoi la faire d'un bois si fort ?

L'Instituteur. Il ne peut y en avoir d'autre raison que cette foiblesse qui nous attache à nos corps, même après que tout est dit pour eux, & qui a donné aux hommes de divers pays le desir de les préserver le plus long-tems possible de la destruction ; mais je ne vous ai pas fait encore connoître tous les usages du chêne. N'êtes-vous jamais entré l'un ou l'autre dans une cour de tanneur ?

George. Nous passons souvent devant celle qui est au bout de la ville, mais nous n'osons pas y entrer de peur du grand chien.

L'Instituteur. Il est constamment enchaîné dans le jour.

Harry. Oui, mais il aboie si fort, & son regard est si féroce que nous craignons qu'il ne rompe sa chaîne.

L'Instituteur. Je me doute que vous êtes deux poltrons, cependant je suppose que vous vous êtes assez approchés pour avoir vu des piles d'écorces dans la cour.

George. Oh ! oui, il y en a plusieurs.

L'Instituteur. Elles sont de chêne, & l'on s'en sert pour tanner les peaux.

Harry. Quel effet cette écorce peut-elle produire ?

L'Instituteur. Je vais vous le dire ; chaque partie du chêne est abondamment pourvue d'une qualité, d'une force astringente, dont les effets sont de rendre plus serrées & plus compactes, ou de rider toutes les choses tendres ou molles, & par-là de les rendre plus fermes & moins exposées à se gâter : lorsqu'on a écorché quelqu'animal, on met tremper sa peau dans de l'eau de chaux pour en ôter les poils & la graisse, puis on la laisse s'imbiber d'une liqueur faite

d'écorce de chêne bouillie dans de l'eau. Cette liqueur astringente roidit la peau & la change en ce que nous appelons cuir : on tanne encore pour les conserver des filets de pêcheur, des voiles de navire. Cet emploi de l'écorce de chêne est d'un très-grand avantage; vous pouvez voir qu'on dépouille soigneusement les chênes quand on les a coupés, & qu'on empile les écorces dans les bois.

George. J'ai vu de pareils monceaux, mais j'ai cru qu'ils étoient destinés pour le feu.

L'Instituteur. Non, ils sont beaucoup trop précieux pour cela : mais j'ai encore un autre usage du chêne à vous indiquer, c'est la teinture.

Harry. La teinture ! je suis curieux de savoir quelle couleur il produit.

L'Instituteur. La sciure du chêne est un ingrédient principal pour la teinture des futaines : par des mélanges variés & des procédés divers elle leur donne toutes les nuances du brun. Toutes les parties

du chêne, pareilles à tout autre astringent végétal, produisent du bleu obscur ou du noir avec quelqu'addition de fer. L'écorce est aussi quelquefois employée à teindre en noir : n'avez-vous jamais vu ce que les enfans appellent une pomme de chêne ?

George. Oui, j'en ai cueilli moi-même.

L'Instituteur. Savez-vous ce que c'est ?

George. Je croyois que c'étoit le fruit.

L'Instituteur. Non, je vous ai dit que les glands sont le fruit; ce sont des excrescences formées par un insecte.

George. Un insecte ! comment peut-il faire pareille chose ?

L'Instituteur. C'est une sorte de mouche qui a le pouvoir de percer la peau extérieure des branches du chêne, sur laquelle elle dépose ses œufs. Cette partie se soulève en une espèce de boule, & les jeunes insectes, quand ils sont éclos, rongent pour ainsi dire leur chemin, & se frayent une issue. Cette boule ou pomme est un astringent quelquefois employé à la teinture noire; mais dans

les pays chauds on trouve une espèce de chêne, qui porte des excrescences rondes de la même nature, appelées galles; ces galles deviennent dures, elles sont l'un des plus forts astringens connus, & forment le principal ingrédient pour teindre en noir. Communément on en fait l'encre, en les mêlant avec une substance appelée vitriol vert ou couperose, & qui contient du fer. Je vous ai dit à présent les principaux usages du chêne, autant du moins que je me les suis rappelés; ils sont si importans, que celui qui jette un gland en terre, & qui en prend soin lorsqu'il pousse, peut être regardé comme le bienfaiteur de son pays. Rien de plus majestueux qu'un beau bois de chênes, c'est l'ornement des plus belles terres.

Harry. Je suis étonné que tous les riches gentilshommes qui en ont ne les couvrent pas de chênes.

L'Instituteur. Quelques-uns, sur-tout dans les dernières années, en ont fait de très-grandes plantations; mais tous les sols ne leur conviennent pas. Une autre

circonstance détourne aussi de prendre cette peine & de faire cette dépense, c'est le tems qu'un chêne met à croître; tems tellement long, que personne ne peut raisonnablement aspirer à profiter de sa plantation. Un chêne de cinquante ans est loin de son plein accroissement, & au bout d'un siècle il est à peine arrivé à sa perfection; cependant il est de notre devoir de penser à notre postérité aussi bien qu'à nous-mêmes, & celui qui reçoit des chênes de ses ancêtres, doit constamment en laisser d'autres à ses descendans.

Harry. Je pense donc que quiconque coupe un chêne doit en planter un autre.

L'Instituteur. Très-bien, mais il faut en planter deux ou trois pour un, crainte d'accidens pendant qu'ils croîtront.

Je veux à présent vous réciter quelques vers qui décrivent le chêne dans son état de plein accroissement, ou plutôt dans son commencement de décadence, avec les divers animaux qui vivent sous son abri, ensuite nous nous promènerons.

« Voyez ce chêne, sa forme majestueuse, sa masse imposante, il a végété & grandi pendant plus de deux siècles. Son tronc raboteux est recouvert d'une robe de mousse, ses bras sont projetés fièrement & en désordre, ses branches fourchues s'étendent au loin dans les airs, sa tête élevée cache à nos regards la moitié de la voûte des cieux. Vaste citadelle bâtie des mains de la nature pour être peuplée de diverses tribus vivantes. Mais tandis que son sommet aérien est habité par les bruyantes corneilles, que ses rameaux ondoyans plient sous le poids de leurs nids, qu'au milieu de ses branches l'agile écureuil agence son berceau, & que la pie voleuse, pourchassant les familles d'insectes qui vivent sous l'écorce, fouille de son bec perçant les retraites obscures qu'elles se sont creusées, la majestueuse masse décheoit, sans que l'œil apperçoive le commencement de sa ruine. »

LA JEUNE SOURIS.

Fable.

UNE jeune souris fréquentoit assidûment un buffet où l'on tenoit des confitures; elle dînoit chaque jour de biscuit, de marmelade & de sucre fin; jamais aucune petite souris n'avoit si bien vécu. Elle s'aventuroit souvent à s'approcher de la famille pendant le souper, & plus d'une fois elle rongea les miettes sur le tapis, sans que personne lui fit aucun mal. Elle eût été parfaitement heureuse; mais le chat lui donnoit quelquefois d'horribles frayeurs; alors elle s'enfuyoit tremblante à son creux derrière la boiserie. Un jour elle vint courant vers sa mère, dans une grande joie; mère, lui dit-elle, les personnes de cette famille m'ont bâti une maison pour y vivre; elle est dans le buffet, je suis sûre qu'elle m'est destinée, car elle est justement assez grande pour

une souris ; le fond est de bois & elle est recouverte de fil de métal : j'ose dire qu'ils l'ont faite à dessein de me garantir de ce terrible chat qui court après moi si souvent ; il y a une entrée précisément assez grande pour moi , par où le chat ne peut me suivre , & ils ont eu la bonté d'y mettre quelques morceaux d'un fromage rôti qui a une odeur si délicieuse que j'y aurois couru tout droit , & pris tout de suite possession de ma nouvelle maison , si je n'avois voulu vous dire auparavant que nous pourrions y aller ensemble & nous y loger pour la nuit ; car elle peut nous renfermer toutes deux. Ma chère enfant , dit la vieille souris , il est plus heureux que vous n'y soyez point entrée , car cette maison est une trappe d'où vous ne seriez jamais ressortie que pour être dévorée ou mise à mort de manière ou d'autre. Quoique l'homme n'ait pas le regard aussi féroce que le chat , il n'est pas moins notre ennemi , & il a encore plus de ruse.

LA GUÊPE & L'ABEILLE.

Fable.

UNE guêpe rencontra une abeille , & lui dit ; je vous prie de m'apprendre par quelle raison les hommes sont si dénaturés pour moi & si passionnés pour vous ; nous nous ressemblons beaucoup , si ce n'est que les larges anneaux d'or qui entourent mon corps me rendent beaucoup plus jolie que vous ; nous sommes deux insectes ailés , nous aimons toutes deux le miel , & toutes deux nous piquons les gens quand nous sommes en colère. Eh bien ! les hommes me haïssent , me poursuivent & s'efforcent de me tuer , quoique je sois bien plus familière avec eux que vous ; car je leur rends des visites dans leurs maisons , à leurs tables à thé & à tous leurs repas. Vous êtes au contraire très-reservée , à peine vous approchez - vous d'eux , & cependant ils

vous bâtissent de bonnes petites maisons couvertes de paille, ils prennent soin de vous, & vous nourrissent souvent pendant l'hiver; je ne puis comprendre quelle en est la raison. L'abeille lui répondit; jamais vous ne leur faites aucun bien, vous êtes importune & méchante, voilà pourquoi ils ne vous aiment pas: quant à moi, ils savent que je suis occupée tout le long du jour à leur faire du miel. Vous feriez mieux de leur rendre moins de visites & de leur être utile.

LE VOYAGEUR MERVEILLEUX.

UNE soirée d'hiver, le capitaine Compas étant assis auprès du feu avec ses enfans autour de lui, le petit Jaques s'écria; papa, je vous prie de nous raconter quelque chose de ce que vous avez vu dans vos voyages. Je me suis fort amusé, pendant que vous avez été dehors,

avec les voyages de Gulliver & les aventures de Sindbad le marin, & je pense que vous, qui avez couru & parcouru le monde, vous devez avoir vu des choses aussi étonnantes qu'eux. Non, mon cher ami, dit le capitaine, je ne me suis jamais rencontré avec les Lilliputiens ou Brobdingnagiens; je vous assure que je n'ai jamais apperçu la noire montagne d'aimant ni la vallée de diamant; mais j'ai vu bien des nations & des mœurs différentes, & si cela peut vous amuser: je vous raconterai quelques-unes des particularités curieuses que j'ai observées, je vous en prie, papa, s'écrièrent en chœur Jaques & tous ses frères & sœurs; à l'instant ils se serrèrent autour de lui, & il commença comme suit:

Je traversois une fois, à-peu-près dans cette saison, un pays où il faisoit très-froid, & où les pauvres habitans avoient beaucoup de peine à se défendre de la faim; ils étoient vêtus de peaux de bêtes assouplies & adoucies par un art particulier; mais sur-tout d'un habit fait avec

Le poil d'un quadrupède de moyenne taille, qu'ils dépouillent impitoyablement de sa fourrure pendant qu'il vit. Ils demeurent dans des habitations dont une partie est sous la terre, les matériaux en sont de pierre ou de terre durcie par le feu. Les orages de vent & de pluie sont si violens en ce pays, que quelques habitans couvrent leurs toits avec des pierres; les murs de leurs maisons sont percés pour y faire entrer le jour, mais pour se préserver du froid & de l'humidité, ils ferment ces ouvertures avec une sorte de pierre transparente & artificielle faite de sable ou de caillou fondu. Comme le bois y est plutôt rare qu'abondant, je ne sais comment ils auroient fait pour le feu, s'ils n'avoient pas découvert dans les entrailles de la terre une espèce de pierre très-extraordinaire, qui quand elle est mise sur le foyer avec du bois brûlant, s'enflamme comme une torche. Vous me surprenez, dit Jaques; quelle étonnante pierre! je suppose qu'elle ressemble à celles que nous appe-

lons

lons pierres à feu, qui donnent des étincelles lorsqu'on les frotte ensemble. Vos pierres ne pourroient pas s'enflammer, reprit le capitaine; d'ailleurs, celles dont je vous parle sont d'une couleur plus obscure. Le genre de nourriture de ce pays étoit aussi très-remarquable: quelques-uns des habitans mangeoient du poisson qui avoit été suspendu à la fumée jusqu'à ce qu'il fût entièrement durci, & ils y joignoient des racines de plantes, ou une sorte de grossier gâteau noir fait d'une semence mise en poudre; c'étoit la classe pauvre. Les riches mangeoient une espèce de gâteau blanc qu'ils avoient la passion d'enduire d'une matière grasse produite d'un de leurs gros animaux; ils usoient aussi de cette grasse dans presque tous leurs mets, & fraîche elle n'étoit réellement pas désagréable. Ils dévoient aussi la chair de certains oiseaux quand ils peuvent les tuer. Ils mangent les feuilles & d'autres parties d'une grande quantité de végétaux du pays; quelques-uns de ces végétaux se

mangent absolument crus, d'autres sont préparés à l'aide du feu : un autre grand article de nourriture étoit le lait caillé, pressé en une masse dure & salée, dont l'odeur est si forte que quelques personnes qui ont l'estomac foible ne peuvent supporter de s'en approcher. Pour boisson, ces peuples font un grand usage d'eau dans laquelle ils font infuser certaines feuilles qu'on me dit venir de très-loin. Ils ont aussi la méthode de préparer une liqueur avec la semence d'une plante détrempée dans l'eau, où ils jettent une herbe amère, & qu'ils mettent en état de fermentation. Je fus invité à en goûter, & je la trouvai au premier moment assez désagréable; mais ensuite je l'aimai beaucoup. Quand on en prend en grande quantité elle devient fort enivrante. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut l'usage qu'ils font d'une liqueur si excessivement brûlante & piquante, qu'elle me semble pareille au feu liquide. Un jour j'en avais une bouchée par mégarde, la prenant pour de l'eau à laquelle elle ressem-

ble en apparence, & je crus perdre à l'instant la respiration; il n'est pas rare que les gens du peuple y succombent, & cependant la plupart en boivent autant qu'ils peuvent s'en procurer. On dit qu'elle est aussi préparée avec les mêmes semences dont je vous ai parlé, semences qui dans leur état naturel sont très-salutaires quoiqu'on en puisse tirer un jus si pernicieux. Je trouvai là aussi une coutume bien étrange, & pourtant fortement enracinée chez plusieurs peuples : la plupart des gens y prennent un plaisir vif à remplir leur bouche d'une fumée puante, & d'autres à pousser une vilaine poudre dans leurs narines. J'aurois cru que cela devoit les étouffer, dit Jaques, j'étois presque suffoqué seulement pour en être témoin, reprit son père; mais l'habitude est vraiment une seconde nature.

J'étois assez disposé à quitter ce climat froid, mais au bout de six mois je me trouvai au milieu de ce même peuple, jouissant de la plus délicieuse tem-

pérature, dans un pays paré de la plus belle verdure. Les arbres & les arbrisseaux étoient couverts d'une grande variété de fruits qui, avec d'autres productions végétales, faisoient une grande partie de la nourriture des habitans. J'aimois sur-tout de certaines graines croissant en grappes, tantôt rouges, tantôt blanches, d'un très-bon goût aigrelet, & si transparentes, qu'on pouvoit voir la semence à leur centre. Ici étoient des champs entiers de fleurs odoriférantes auxquelles succédoient, me dit-on, des cosses portant une semence qui procure une excellente nourriture à l'homme & aux bêtes. Une grande variété d'oiseaux animoient les bois & les bocages; je fus entretenu par un de ces oiseaux, qui, sans avoir été instruit, articuloit presque aussi bien qu'un perroquet, mais à la vérité il répétoit toujours le même mot. Le peuple étoit passablement doux & civilisé, & possédoit quelques uns des arts de la vie. Les habillemens étoient très-variés; quelques individus n'avoient

qu'un mince vêtement fait avec les longues fibres de la tige d'une plante cultivée à ce dessein, & qu'ils préparoient en la trempant dans l'eau, puis en la battant avec de larges maillets; d'autres portoient des habits tissus d'une sorte de laine végétale qui croît sur des buissons: mais ce qui me frappoit le plus, c'étoit une belle étoffe lustrée dont use principalement la classe des riches, & qui, comme j'en ai été bien informé, est fabriquée avec la dépouille des chenilles; circonstance bien étonnante, si nous considérons le nombre immense de chenilles nécessaires à la production d'une si grande quantité d'étoffe. Ces peuples sont très-fantasques dans leurs habits, sur-tout les femmes, dont la toilette réunit une infinité d'articles impossibles à décrire, & qui déguisent étrangement la forme naturelle du corps. A quelques égards leur ajustement paroît très-propre; mais à d'autres les Hottentots peuvent à peine les surpasser en malpropreté; particulièrement dans l'arrangement des

cheveux, qui sont nattés & gommés avec de la graisse de porc & d'autres animaux, mêlée de poudre de différentes couleurs & de divers autres ingrédients. Comme la plupart des femmes indiennes, celles-ci portent des plumes sur leur tête. Une chose qui me surprit beaucoup, ce fut de voir dans les maisons un animal de l'espèce du tigre, qui a des dents & des griffes formidables, & qui malgré sa férocité naturelle est caressé de tout le monde, & sert de jouet aux plus timides & aux plus délicates des femmes. Je suis sûr que je ne jouerois pas avec lui, dit Jaques. Si vous le faisiez, vous pourriez courir risque d'être égratigné & balaféré, dit le capitaine. Le langage de ces peuples, ajouta-t-il, paroît très-dur & tout-à-fait inintelligible à un étranger; cependant ils conversent entr'eux avec la plus grande facilité & promptitude. Une de leurs plus anciennes coutumes est de se saluer réciproquement. Quelqu'âpre que soit l'hiver, ils découvrent leur tête, & la laissent nue assez long-tems, s'ils veu-

lent être extrêmement respectueux. Eh! ne tirons-nous pas nous-mêmes nos chapeaux, dit Jaques. Ah! ah! papa, s'écria Betsy, je sais où vous avez été, vous nous avez parlé de notre propre pays, & de ce qui s'est fait à la maison pendant tout le tems de votre absence; mais, dit Jaques, je ne brûle point de pierre, je ne mange point de graisse ni de semence en poudre, je ne porte point de peau, ni de toile de chenille, je ne joue pas avec des tigres. Non, dit le capitaine, qu'est, je vous prie, le charbon? si ce n'est une pierre; le beurre n'est-il pas une graisse, le blé une semence, le cuir une peau, la soie le fil d'une espèce de chenille? & ne peut-on pas aussi bien appeler le chat un animal de l'espèce du tigre que le tigre un animal de l'espèce du chat? de même, si vous vous rappelez ce que vous ai raconté, vous trouverez avec l'aide de Betsy que toutes les autres merveilles que je vous ai décrites sont familières parmi nous; mais j'ai voulu vous faire voir qu'on pourroit aisé-

ment représenter comme étranges & merveilleuses les choses qui existent parmi nous, & que chacun peut le faire respectivement de celles de son pays ; j'ai voulu sur-tout fixer votre attention sur des objets que nous appelons journellement par leur nom, sans nous enquerir de leur nature & de leurs propriétés, de sorte qu'au vrai ce sont seulement les mots & non les choses que nous connoissons.



 II. SOIRÉE.

A L F R E D.

Personnages. } ALFRED, roi d'Angleterre,
 un fermier.
 sa femme,
 un officier d'Alfred.

Scène dans l'isle d'Atelney.

Alfred seul. COMBIEN ce lieu est retiré & tranquille ! les eaux silencieuses de ce fleuve serpentent autour de cette retraite, & les buissons touffus la défendent de l'attaque d'un ennemi. Les sanguinaires Danois n'ont sûrement pas percé dans cette solitude sauvage, & je m'y crois à l'abri de leurs poursuites ; mais j'espère que je trouverai quelques habitans, autrement je serois exposé à

mourir de faim. Ah! voici un sentier étroit au travers du bois, je crois voir de la fumée s'élever d'une chaumière entre les arbres, je veux diriger mes pas de ce côté.

Scène devant la chaumière.

ALFRED, GUBBA fermier en dehors ;
GANDELIN sa femme au dedans.

Alfred. BON soir bon homme , êtes-vous disposé à donner l'hospitalité à un pauvre voyageur ?

Gubba. Oh! vraiment, il y a tant de pauvres voyageurs, que si nous les recevions tous, il ne nous resteroit rien pour nous-mêmes : cependant, venez vers ma femme, & nous verrons ce que nous pourrions faire pour vous : femme, je suis très-fatigué, j'ai coupé du bois tout le jour.

Gandelin. Vous êtes toujours prêt pour souper ; mais le souper n'est pas toujours prêt pour vous, je vous assure : les gâteaux demandent plus d'une heure pour être cuits, & le soleil est encore haut,

il n'a pas encore plongé derrière la vieille grange. Mais, qui avez-vous avec vous ?

Alfred. Bonne mère, je suis un étranger, & je vous supplie de me procurer un peu de nourriture & un abri.

Gandelin. Bonne mère, me dit-il, je vous supplie, accordez-moi la bien-venue; mais je n'aime pas les étrangers, & le pays n'a pas raison de les aimer ; il n'y a pas eu un jour pur & serein pour la vieille Angleterre depuis que les étrangers y sont venus.

Alfred. Je ne suis pas un étranger en Angleterre, quoique je sois étranger ici ; je suis un vrai & natif anglais.

Gubba. Hâissez-vous les méchans Danois qui nous pillent, qui nous brûlent nos maisons, & qui emmènent notre bétail ?

Alfred. Je les hais.

Gandelin. De bon cœur ? il ne parle pas de cœur, mari.

Alfred. Je les hais du fond de mon ame.

Gandelin. Eh bien! touche-moi la main, tu es un honnête compagnon.

Alfred. J'étois avec le roi Alfred dans le dernier combat qu'il a donné.

Gandelin. Avec le roi Alfred !... le ciel le bénisse !

Gubba. Qu'est-il devenu, notre bon roi ?

Alfred. Vous l'aimez donc bien ?

Gubba. Oui, autant qu'un pauvre homme peut aimer un roi, & à genoux toutes les nuits je prie pour lui ; je demande au ciel qu'il puisse détruire ces loups de Danois ; mais il n'en sera pas ainsi.

Alfred. Vous ne pouvez aimer Alfred mieux que je l'aime.

Gubba. Bien ! Ce sont de mauvais tems, le ciel nous aide ; venez, vous serez le bien venu à partager avec nous le pain fricassé ; je suppose que vous êtes trop affamé pour être délicat.

Gandelin. Oui, venez avec nous, vous serez aussi bien venu qu'un prince. Mais écoute, mari, quoique je sois très-disposée à être charitable envers cet étranger, & ce seroit un péché d'être autrement, cependant on ne comprend pas qu'il ne

puisse se soutenir par lui-même, car il paroît fort dispos.

Gubba. Cela est vrai, qu'est-ce que vous pourrez faire, ami ?

Alfred. Je vous aiderai très-volontiers dans toutes les choses où vous voudrez m'employer, j'aime bien gagner mon pain avant que de le manger.

Gubba. Voyons : savez-vous lier des fagots proprement ?

Alfred. Je n'y ai pas été accoutumé, je crains d'être mal-adroit.

Gubba. Vous pouvez apprendre, il y a là une pièce de l'étable à raccomoder.

Alfred. Hélas ! je crains de ne pas savoir.

Gandelin. Demande-lui s'il sait tresser des joncs, nous avons besoin de quelques nouveaux paniers.

Alfred. Je n'ai jamais appris.

Gubba. Savez-vous faire les toits de chaume ?

Alfred. Non.

Gubba. Ouai, voilà un plaisant compagnon, & cependant il a une paire de bras comme les autres. Dame, vous pour-

riez l'employer dans la maison , il pourra mettre du bois au feu & frotter les tables.

Gandelin. Laissons - le surveiller les gâteaux , & j'irai traire les vaches.

Gubba. Et moi empiler le bois , puisque le souper n'est pas prêt.

Gandelin. Mais je vous prie, ami, de ne pas laisser brûler les gâteaux , tournez-les souvent sur le foyer.

Alfred. Je suivrai vos directions.

Alfred seul. Si je souffrois seul , je pourrois supporter le malheur ; mais chère Albion , patrie ensanglantée , c'est pour toi que mon cœur est déchiré par d'amères angoisses. De l'Humber à la Tamise les rivières sont teintées de sang , mes braves soldats taillés en pièces , mes malheureux sujets , les uns massacrés , les autres chassés de leurs bonnes demeures , dépouillés , abusés , insultés , & moi... que le ciel a établi leur berger , je suis incapable de préserver mon troupeau sans défense de la gueule rapace de ces loups dévorans. Ciel propice ! si je ne suis pas digne de sauver

ce pays de l'épée des Danois , élève quelque héros pour combattre avec plus de succès que je n'ai fait , & laisse - moi passer ma vie dans cette obscure chaumière , occupé de ces soins serviles ; je serai content si l'Angleterre est heureuse. Mais voici mes hôtes rustiques.

(*Gubba & Gandelin entrent.*)

Gandelin. Aide - moi , donne - moi le seau , mari ; ce lait frais avec des gâteaux va faire un excellent souper ; mais merci de moi les gâteaux sont brûlés , ils sont noirs comme mes souliers , ils n'ont pas été tournés une seule fois ! qu'avez-vous fait , bel idiot , gros fainéant ?

Alfred. En vérité , Madame , je suis fâché ; mais mon esprit étoit plein de tristes pensées.

Gubba. Venez femme , vous devez lui pardonner , peut-être est-il amoureux , je me ressouviens que quand je l'étois de vous.....

Gandelin. Tu te ressouviens ?

Gubba. Oui , dame , je m'en ressouviens quoiqu'il y ait longues années ; ma mère

étoit autour d'une chaudière de bouillie.

Gandelin. Je te prie, tiens ta langue, laisse-nous manger notre souper.

Alfred. Comme ce lait est rafraîchissant & ce pain savoureux !

Gubba. Mangez de bon cœur, ami; où pourrions-nous le loger, Gandelin ?

Gandelin. Nous n'avons qu'un lit, tu le sais ; mais il y a de la paille fraîche dans la grange.

Alfred à part. Si je ne suis pas logé comme un roi, je le serai comme un soldat... ah ! combien de mes pauvres soldats sont étendus sur la terre nue.

Gandelin. Quel bruit j'entends ! c'est celui des chevaux ! ah Dieu ! mari, va voir quel en est le sujet.

Alfred. Ciel ! ne permets pas que mes infortunes puissent porter la destruction chez cette famille simple, que n'ai-je plutôt péri dans le bois !

(*Gubba entre suivi par Ella avec son épée nue.*)

Gandelin. Dieu nous préserve, une épée !

Gubba. Les Danois ! les Danois ! oh ! ne nous tuez pas.

Ella s'agenouillant. Mon souverain ; mon prince, mon seigneur, ah ! je vous ai retrouvé.

Alfred l'embrassant. Mon brave Ella !

Ella. Je vous porte de bonnes nouvelles, mon souverain ; vos troupes qui étoient renfermées dans le château d'Hinwich ont fait une sortie désespérée, les Danois ont été passés au fil de l'épée, le féroce Hubba est couché mourant sur la plaine.

Alfred. Est-il possible ? je suis donc roi !

Ella. Leur fameux étendart est enlevé, leurs troupes sont frappées de terreur, les soldats anglais appellent tout haut Alfred. Voilà une lettre qui vous informera de toutes les particularités.

Gubba à part. Qu'allons-nous devenir ? femme, votre langue nous a perdus.

Gandelin. Oh mon pauvre cher mari ! nous pouvons être perdus, cela est certain ; mais qui pouvoit penser que c'étoit le roi ?

Gubba. Gandelin, vous voyez, nous aurions dû soupçonner qu'il étoit né pour être un roi, ou quelque grand personnage, vous savez qu'il n'étoit pas capable de rien faire d'autre.

Alfred en avançant. Dieu soit loué de ces bonnes nouvelles, l'espérance renaît du désespoir. O mes amis! je puis encore briller sous les armes, encore combattre à la tête de mes braves anglais, & les mener à la victoire. Nos amis peuvent donc à présent relever la tête.

Ella. Oui, vous avez beaucoup d'amis qui ont long-tems été, ainsi que leur maître, obligés de se cacher dans des souterrains ou des déserts, de rôder de chaumière en chaumière. Quand ils sauront que vous êtes vivant & en armes, ils laisseront leurs asyles & se rassembleront sous vos étendarts.

Alfred. Je suis impatient de les joindre, mon peuple sera vengé.

(*Gubba & Gandelin se jettent aux pieds d'Alfred*)

O mon souverain!

Gandelin. Nous espérons que votre majesté nous condamnera à une mort douce. En vérité nous ne connoissons pas votre majesté!

Gubba. Si votre majesté de sa grace pouvoit pardonner la langue de ma femme; elle ne pensoit point à mal, la pauvre femme.

Alfred. Vous pardonner, bonnes gens! non-seulement je vous pardonne, mais je vous remercie; vous m'avez procuré un asyle dans ma détresse, & si jamais je suis rétabli sur le trône de l'Angleterre, mon premier soin sera de récompenser votre hospitalité; je pars à présent pour vous protéger; venez mon fidèle Ella, aux armes! aux armes! je brûle d'être encore en face des Danois, & ici, je jure au ciel que jamais l'épée que je tire contre ces brigands ne rentrera dans le fourreau, que je n'aie perdu la vie pour cette juste cause, ou qu'enfin la colombe, symbole de la paix, ne soit revenue sur les bords de l'Angleterre, & que la guerre & le carnage n'aient cessé de désoler la terre.

L'ÉCUREUIL MÉCONTENT.

AV pied d'une montagne, dans une belle forêt du côté de l'Ouest, vivoit un écureuil qui y avoit passé deux ou trois ans très-heureux. A la fin il commença à devenir mécontent, & un jour il s'adressa ce soliloque :

Puis-je passer toute ma vie à cette place, sautant sans cesse sur les mêmes arbres, cueillant des noix & des glands, & dormant des mois entiers dans un trou? je vois une grande quantité d'oiseaux qui habitent la forêt voler au loin là où leur fantaisie les porte, & à l'approche de l'hiver partir pour quelques pays éloignés où toute l'année n'est qu'un été; mon voisin le coucou m'a dit qu'il se mettoit en route, le petit rossignol lui-même va bientôt le suivre; mais j'ai des jambes assez agiles, & si je n'en fais pas usage, il vaudroit bien autant être une taupe ou un loir; j'ose dire que je pour-

rais facilement atteindre cette voûte bleue que je vois du sommet des arbres; je ne doute pas que ce ne soit un beau lieu: c'est de-là que le soleil vient directement chaque matin, & sort souvent tout brillant d'or, de pourpre & des plus belles couleurs imaginables; toujours n'y a-t-il point de mal à essayer, car je puis revenir si je ne m'y trouve pas bien; je suis déterminé, je pars demain matin.

Cette résolution prise, notre écureuil ne put dormir, il y pensa toute la nuit, & à la pointe du jour, prenant prudemment avec lui une provision telle qu'il la pouvoit porter, il commença son voyage de la meilleure humeur du monde. Le voilà à l'extrémité de la forêt, entrant dans des marais ouverts qui bordent le pied des montagnes; il les traverse avant que le soleil eût atteint sa hauteur, & ayant mangé son déjeuner avec un excellent appétit, il commence à monter. C'est un rude & pénible travail que de gravir des montagnes escarpées, mais l'é-

cureuil fort accoutumé à grimper s'en tira lestement. Cependant il fut obligé de s'arrêter souvent pour reprendre haleine, de sorte qu'il étoit plus de midi lorsqu'il arriva au sommet de la première pente: là, il mangea son dîner, & regardant derrière lui, il fut émerveillé de la belle perspective qui s'offroit à ses regards; le bois qui lui avoit servi d'habitation étoit bien loin au-dessous de ses pieds, & il fixoit avec mépris l'humble demeure dans laquelle il avoit pris naissance; néanmoins, portant ses regards en avant, il fut quelque peu découragé à l'aspect d'une autre éminence, s'élevant au-dessus de lui à une aussi grande hauteur que celle qu'il venoit d'atteindre, & il commença à se sentir engourdi & fatigué; cependant, après un petit repos, il se remit en marche; mais pas aussi gaillardement qu'au-paravant. Le chemin étoit rude, triste & nud, &, à sa grande surprise, au lieu de trouver la chaleur en s'approchant du soleil, il se sentoit refroidi de plus en plus: il n'eût pas cheminé deux heu-

res que ses forces & ses esprits étoient presque épuisés, & qu'il pensa sérieusement à s'en retourner avant que la nuit fût venue. Pendant qu'il étoit à délibérer avec lui-même, les nuages s'amoncelent autour de la montagne, & interceptent la vue des objets; un orage de neige & de grêle, poussé par un vent violent, accable impitoyablement le pauvre écureuil, & le met hors d'état de se mouvoir ni en-avant ni en-arrière; d'ailleurs il avoit entièrement perdu la carte, & ne savoit comment retourner dans cette habitation naguères si méprisée, & devenue à présent l'unique objet de ses plus ardens desirs. La tempête duroit encore à l'approche de la nuit; tout ce qu'il put faire, fatigué & transi comme il étoit, fut de se traîner à quelque distance dans le creux d'un roc, ce fut le meilleur gîte qu'il put trouver pour la nuit. Sa provision étoit épuisée; affamé & presque gelé, il se blottit dans l'angle le plus enfoncé de la caverne, & se roulant sur lui-même, sa queue touffue sur son dos,

il dort d'un sommeil souvent troublé, par le froid & le sifflement aigu du vent dans les fentes des rochers. Le jour paroissoit sur la montagne quand l'écureuil, moitié mort de faim & de froid, s'avança aussi bien qu'il put sur le bord pour découvrir quelle route il devoit prendre; comme il rampoit lentement, un milan affamé qui plânoit dans l'air le découvre, fond sur lui, & l'enlève dans ses serres; le pauvre écureuil perdant ses sens de frayeur, fut emporté au loin avec une grande rapidité, & sembloit irrévocablement condamné à appaiser la faim du jeune milan, quand une aigle qui avoit vu celui-ci saisir sa proie, le poursuit pour la lui arracher, & l'atteignant, le heurte si violemment, qu'il le force à lâcher l'écureuil pour se défendre lui-même. Notre pauvre animal descend au travers des airs & tombe sur une forêt. Les jeunes branches encore flexibles, & leur épais feuillage rompent la rapidité de sa chute; quoiqu'étourdi & respirant à peine, il échappe sans griève blessure,

&

& après avoir été quelque tems étendu sur le terrain, il revint à lui-même. Quelle fut sa joie & sa surprise de se retrouver sous le même arbre où étoit son nid! Ah! s'écria-t-il, chère place natale, paisible demeure, si jamais je suis tenté de vous quitter, puissé-je souffrir une seconde fois toutes les misères, tous les dangers auxquels j'ai si miraculeusement échappé.

DIALOGUE

Sur les différens états de la vie.

LA petite Sally Meanwell avoit un jour été rendre une visite à Miss Harriet, fille de sir Thomas Pemberton; la soirée devenant pluvieuse, elle fut reconduite chez ses parens dans le carosse de sir Thomas. Voici la conversation qu'elle eut à son retour avec sa mère.

Mistriss M. Hé bien, ma chère, j'espère que vous avez fait une agréable visite.

Tomte I.

C

Sally. Oh oui , maman , très-agréable, vous ne pourriez imaginer combien de belles choses j'ai vues, & puis, c'est un si grand plaisir de cheminer en carosse.

Mistriss. Je suppose que Miss Harriet vous a montré ses jouets.

Sally. Oh oui, une belle grande poupée plus joliment habillée que je n'en ai vu de ma vie, une maison pour cette poupée, & toutes sortes de meubles dedans; une grotte faite de coquilles & de pierres brillantes; elle m'a montré tous ses beaux habits pour le bal prochain, elle a des souliers blancs tout couverts de paillettes, & des fleurs de rubans; vous ne pouvez vous figurer combien tout cela est beau.

Mistriss. De toutes ces belles choses, quelle est celle qui vous a frappé le plus?

Sally. Je ne sais, j'ai tout admiré, mais je crois pourtant que rouler en carosse est ce que j'aime le mieux: pourquoi n'avez-vous pas un carosse, maman; & pourquoi n'ai-je pas de beaux habits & des jouets comme Miss. Harriet?

Mistriss. Parce que nous ne pouvons pas vous les procurer, ma chère; votre papa n'est pas à beaucoup près aussi riche que sir Th., & si nous consumions notre argent à de pareilles dépenses, nous ne serions plus en état de pourvoir à notre nourriture & aux vêtemens nécessaires pour vous tous.

Sally. Mais pourquoi mon papa n'est-il pas riche comme sir Th.?

Mistriss. Sir Th. a de grands biens que lui a laissés son père, & votre papa une petite fortune qu'il se fait par sa propre industrie.

Sally. Mais pourquoi papa n'est-il pas aussi riche qu'aucun autre? je suis sûre qu'il le mérite aussi bien.

Mistriss. Ne savez-vous pas qu'il y a une grande quantité de personnes plus pauvres que lui, qui sont aussi très-méritantes?

Sally. Y en a-t-il?

Mistriss. Oui, soyez-en sûre; ne voyez-vous pas autour de nous un peuple nombreux qui a très-peu de nos jouissances?

Qu'est-ce que vous pensez de Prowman le laboureur ? je ne crois pas que vous l'ayez jamais vu oisif en votre vie.

Sally. Non, il est au travail avant que je sois levée, & il ne le quitte que pour se coucher, à moins que ce ne soit pour dîner.

Mistriss. Comment pensez-vous que sa femme & ses enfans vivent ? Aimerez-vous changer de sort avec eux ?

Sally. Oh non ; ils sont si sâles & si déguenillés.

Mistriss. Ce sont de pauvres créatures, & je crains qu'elles ne souffrent un mal pire que celui-là.

Sally. Et quel mal, maman ?

Mistriss. Je crains que souvent elles n'aient pas autant de nourriture qu'elles en pourroient manger ; qu'en hiver elles ne soient à moitié affamées & ne manquent de feu, de chaleur & d'habits ; comment pensez-vous qu'elles puissent supporter tout cela ?

Sally. En vérité je ne sais, mais je vis une fois la femme de P. porter

dans sa maison un grand pain noir, j'en mangeai avec du lait, & je le trouvai très-bon.

Mistriss. Je crois que vous ne l'aimeriez pas à l'ordinaire ; d'ailleurs, ils peuvent à peine en avoir assez ; mais vous paroissez ne connoître guères mieux les pauvres qu'une princesse française ne les connoissoit.

Sally. Que voulez-vous dire, maman ?

Mistriss. Il y eut une année une si mauvaise récolte de blé en France qu'un grand nombre de pauvres mouraient de faim ; on parla tant de cette calamité, que le bruit en vint jusqu'à la cour, & qu'il en fut question devant les jeunes princesses. Mon Dieu, dit une d'elles, combien cela est ridicule ; plutôt que d'être affamée, je mangerois du pain & du fromage. Sa gouvernante fut alors obligée de l'informer, que la plus grande partie des sujets du roi son père ne mangeoient autre chose que du pain noir toute leur vie, & qu'un grand nombre se trouveroient à cette heure très-heu-

reux s'ils avoient la moitié de leur pitance ordinaire : la princesse n'avoit pas la moindre idée d'une misère pareille, ce récit l'affligea, elle auroit volontiers sacrifié tous ses ajustemens pour procurer quelques soulagemens aux pauvres souffrans.

Sally. Mais j'espère qu'il n'y a point d'affamés dans notre pays.

Mistriss. Je l'espère aussi, car nous avons des lois en vertu desquelles chaque personne est tenue de soulager le pauvre de sa paroisse s'il est incapable de gagner sa subsistance. Et lorsqu'il n'y auroit point de lois, il est de notre devoir de nous détacher de toute superfluité plutôt que de laisser une créature semblable à nous périr faute du nécessaire.

Sally. Ainsi donc vous pensez que c'est un tort à Miss P. d'avoir toutes ces belles choses.

Mistriss. Non ma chère, si elles sont assorties à sa fortune, & qu'elle n'y consume pas l'argent qui doit être employé à des choses plus utiles pour elle & pour les autres.

Sally. Mais pourquoi ne seroit-elle pas contente avec les choses que j'ai ? elle pourroit donner aux autres les frais du surplus.

Mistriss. Parce qu'elle peut tout à la fois être charitable pour les pauvres, & se permettre à elle-même les plaisirs. Songez que les enfans de Mr. White le boulanger, & de Mr. Shape le tailleur, pourroient faire la même question que vous.

Sally. Comment ?

Mistriss. N'êtes-vous pas beaucoup mieux habillée & bien plus pourvue de joujoux qu'ils ne le sont, à-peu-près comme Miss P. l'est plus que vous.

Sally. Vraiment je me souviens que Polly White étoit très-contente d'une de mes vieilles poupées, & que Nancy Shape pleuroit pour avoir une ceinture comme la mienne, mais sa mère ne vouloit pas la lui donner.

Mistriss. Jetez donc les yeux, ma chère, sur ceux qui ont peu de chose, pour être reconnoissante de ce que vous

avez, & sentez que les enfans ne doivent rien exiger au-delà de ce qu'ils obtiennent de l'indulgente bonté de leurs parens.

Sally. Je ne vous entends pas, maman.

Mistriss. Toute notre conduite doit être assortie à la position dans laquelle nous nous trouvons. Votre papa, & j'en suis bien aise, destine une partie de notre argent à étendre les innocens plaisirs de nos enfans; mais pour les étendre davantage, nous aurions grand tort de nous épargner les articles nécessaires à leur éducation & aux dépenses ordinaires que demandent notre situation & notre état. D'ailleurs, loin de vous rendre plus heureuse, nous vous ferions un grand tort.

Sally. Comment cela peut-il être, maman?

Mistriss. Si vous étiez habillée à présent comme miss P., ne pensez-vous pas que vous seriez très-mortifiée d'être plus mal vêtue quand vous serez plus grande?

Sally. Je le crois, maman; car alors je pourrai peut-être aller aux assemblées, où je voudrois être aussi bien mise que dans aucun tems.

Mistriss. Il seroit encore moins convenable pour nous de vous habiller alors au-delà de nos facultés, parce que vos habits coûteront nécessairement davantage, vous le savez; or si à présent nous louions un carosse ou une chaise pour vous faire rendre des visites, vous auriez de la peine à vous en priver ensuite, & vous n'avez point de raison de croire que vous puissiez vous accorder ces douceurs quand vous serez mariée. Il en est ainsi de tout: plus vous auriez de belles robes & de fêtes à présent, plus elles vous requerroient dans la suite; car la coutume nous rend les choses si familières que, pendant que nous en jouissons le moins, c'est alors qu'elles nous manquent le plus.

Sally. Comment cela, maman?

Mistriss. N'avez-vous pas joui de votre

course en carosse cette soirée plus que miss H. n'auroit fait?

Sally. Je crois que oui, maman, parce que si miss H. aimoit tant le carosse, elle en useroit tous les jours; car je sais qu'elle peut l'avoir quand il lui plaît.

Mistriss. Mais si on vous disoit à toutes deux que vous ne remonterez jamais en voiture, pour laquelle pensez-vous que cet arrêt fut le plus dur? Vous vous promèneriez comme vous avez toujours fait; mais je crois que miss H. demeureroit à la maison plutôt que de s'exposer au vent froid, & de trotter dans la boue & l'humidité.

Sally. Je le crois aussi, & à présent, maman, je vois que tout ce que vous m'avez dit est très-juste.

Mistriss. Ainsi, ma chère, réfléchissez-y pour vous rendre heureuse & contente de votre état; vous voyez qu'il est beaucoup meilleur que celui de tant & tant d'autres enfans; à présent, laissons ce sujet.

LE CHARDONNET

ET

LA LINOTTE.

Fable.

UN chardonnet faufaron, vif, impertinent, plein de caprices, pétillant de saillies, enorgueilli de son plumage bigarré, tout en sautillant lestement de branches en branches, épioit une modeste linotte perchée seulette sur le même arbre; il s'approche, s'incline, gazouille, s'incline une seconde fois, puis la servant de plus près, débute bientôt d'un ton très-familier.

Je me flatte, ma chère, que je ne suis pas indiscret en troublant votre retraite; j'ai toujours eu la passion d'échanger avec les belles quelques propos aimables, & je serois un oiseau stupide si je passois devant vous sans dire un mot,

moi qui fus toujours cité pour mon dévouement au beau sexe : d'ailleurs, une demoiselle dans la solitude, dans l'abandon, paroît, permettez-moi de le dire, tellement désappointée, que si je dois penser qu'elle supporte cet état, je ne puis pas croire qu'il soit de son choix. Ah ! que je suis heureux d'être à présent de loisir, d'être libre de me dévouer à vos plaisirs, de n'avoir rien à faire toute cette matinée que de vous adresser mes hommages & vous entretenir de mes feux. Mais, bon dieu ! quel silence obstiné ! je lis dans ce froid regard, dans ces yeux languissans, que mon babil est inconsidéré ; je me suis mépris, je le vois ; ce n'est point le spleen ou la philosophie qui vous amènent dans cette retraite écartée, c'est quelque tendre rendez-vous. Eh bien parlez, dites-moi quel est l'amant favorisé ? je devine ; j'en suis sûr, c'est quelque timide linot, un jeune oiseau tranquille, grave, muet ; & si, comme on le dit, chacun aime son semblable, le jeune réservé vous a peut-

être touchée ? Oui, oui, je le parie, il se croit au moment de l'hymen. Mais venez, ma chère, je m'en fie à votre discernement, comparez & jugez ; jamais belle ne fixa sans émotion mes ailes dorées, mon bec d'ivoire, mon bandeau de pourpre, ma crête de jais ; regardez & je suis heureux. Eh bien, avancez, ouvrez les yeux, consultez votre esprit, saisissez le bonheur qui s'offre & que vous méritez si bien. Il alloit continuer, mais dame linotte, avec un froid mépris & une décente fierté, s'écria : Quel dommage, Monsieur, qu'un jeune agréable, accompli pour la figure & les manières, perdit un tems précieux auprès d'une humble personne, d'une pauvre abandonnée, qui ne peut rien ajouter à la vogue d'un élégant ! Quelle pitié sur-tout si, s'adressant à une personne dont la foi seroit engagée, il encouroit la disgrâce d'être congédié ! De plus, Monsieur, ce jeune prétendant grave & timide dont il vous a plu de faire le portrait, n'est pas sans mérite ; bon sens, candeur,

amour généreux ont bien leur prix ; & , pour lui rendre toute la justice qui lui est due , il chante aussi bien que vous , Monsieur , & quelquefois il sait se taire. Enfin , mon gout est si pervers & mon destin si bizarre , que ce seroit pour moi la plus cruelle des malédictions que d'être la compagne d'un fat. A ces mots la linotte s'enfuit , & laisse le beau chardonneret bien confus & sur-tout bien étonné.



III. SOIRÉE.

DIALOGUE

Sur le pin & la famille des sapins.

L'Instituteur , George , Harry.

L'Instituteur. ASSEYONS-nous quelques momens sur ce banc , & jouissons de l'agréable perspective qui nous entoure.

Harry. Quelle charmante campagne ! que ces masses de bois sont belles & d'un bel effet dans cette prairie !

George. Mais quels sont ces arbres obscurs derrière la maison ?

L'Instituteur. C'est une superbe plantation de sapins ; ils semblent toujours tristes en été , parce que l'on compare leur vert sombre avec tant d'autres verts plus beaux ; mais l'hiver ils paroissent avec avantage , tandis que les autres sont dépourillés de verdure.

George. Alors ils sont toujours verts.

L'Instituteur. Oui, presque tous du moins ; & comme ils croissent d'ordinaire sur les montagnes des pays froids, ils contribuent beaucoup à égayer le paysage d'hiver.

George. Vous eûtes la bonté, dans notre dernière promenade, de nous entretenir de ce qui concerne les chênes ; jamais leçon ne m'a plus amusé ; je serois bien aise que vous voulussiez nous en donner une pareille sur le sapin.

Harry. Moi aussi, je vous assure.

L'Instituteur. De tout mon cœur & avec grand plaisir ; rien de plus encourageant pour un instituteur que de trouver chez ses élèves le desir d'acquérir des connoissances utiles.

George. Et je pense que celle du pin sera de ce nombre.

L'Instituteur. Certainement ; vous pourrez au premier aspect reconnoître le pin & les arbres de sa famille ; ils sont presque tous d'un vert bleuâtre, ils ont tous les feuilles étroites, pointues & en tuyau,

ce qui leur donne un air roide ; enfin ils portent tous un fruit dur, écailleux, d'une forme longue & conique.

Harry. C'est ce que nous appelons pommes de pin ?

L'Instituteur. Oui, c'est le nom que les enfans leur donnent.

Harry. Souvent nous les ramassons sous les arbres, & nous nous les jetons l'un à l'autre.

George. J'en ai quelquefois apporté à la maison ma poche toute pleine ; mises au feu, elles donnent une flamme belle & claire.

L'Instituteur. Savez-vous où la semence est placée ?

George. Non. Y en a-t-il une ?

L'Instituteur. Oui ; au fond de chaque écaille il y a une semence ailée ; mais quand l'écaille s'ouvre les semences tombent, en sorte que vous n'en auriez trouvé que rarement dans les pommes que vous avez ramassées.

Harry. Sont-elles bonnes à quelque chose ?

L'Instituteur. Il y a dans le midi de l'Europe une sorte de pin appelé pin de pierre, dont on mange les pepins: on dit qu'ils ont la douceur d'une amande. Les oiseaux becquettent les semences des pins ordinaires, quoiqu'elles soient défendues par le bois des écailles.

Harry. Il faut qu'ils aient le bec bien fort.

L'Instituteur. La famille des pins a un grand nombre d'espèces différentes, cultivées dans les différens pays; mais la seule espèce indigène est le pin sauvage ou pin Ecossois. On en voit de grandes forêts dans les montagnes d'Ecosse, & c'est là leur patrie naturelle. Il y en a une variété fort dure qui croît lentement dans le sol des montagnes stériles.

George. Je vous prie, quels sont les grands arbres plantés sur deux rangs le long de la belle place de notre village?

L'Instituteur. Ils sont de l'espèce des pins communs natifs de Norwège ou des autres contrées du Nord: c'est une des plus élevées de la famille. Mais remar-

quez vis-à-vis de nous ces arbres isolés; leurs branches étendues tombent en pointe, les plus basses traînent sur la terre, les supérieures diminuent graduellement en force & en grandeur jusqu'au sommet, qui se termine en une pyramide aiguë.

Harry. Ah! qu'ils sont beaux!

L'Instituteur. Ce sont des pins appelés larix, indigènes des Alpes & des Appennins, & qu'on plante beaucoup pour embellir les jardins. Ils ne sont pas exactement toujours verts; ils perdent leurs feuilles en hiver; mais ils les recouvrent promptement. Nous avons encore le pin de Weimouth, qui est la plus grande espèce d'Amérique, le pin d'argent, ainsi nommé de la couleur argentée de son feuillage; le pinaster a une ancienne réputation, c'est le cèdre du Liban.

George. Je suppose que c'est un très-grand arbre?

L'Instituteur. Oui; mais il parvient très-lentement à son parfait accroissement.

George. Les pins & les sapins sont-ils très-utiles ?

L'Instituteur. Peut-être plus qu'aucun autre arbre ; ils donnent la plus grande partie des bois dont nous servons.

Harry. Quoi ! ils seroient plus utiles que le chêne !

L'Instituteur. Oui , beaucoup plus ; presque tous les faites des bâtimens , les planchers , les solives & les poutres sont de ce bois.

George. Tout ce bois croit-il dans ce pays ?

L'Instituteur. A peine croit-il ici quelques sapins ; nous les tirons tous de Norvège , de Suède & de Suisse : ces pays en font un grand commerce. Vous avez sûrement vu des chantiers.

George. Oh oui , plusieurs.

L'Instituteur. Vous avez pu y remarquer d'épaisses & très-longues solives qu'on appelle des sommiers ; ce sont des arbres entiers , déponillés seulement de leur écorce & équarris. Vous avez pu y voir aussi de grandes piles de planches

de différente longueur & épaisseur ; on les appelle plus particulièrement sapins. Ces planches viennent toutes sciées du pays où elles croissent ; elles sont de différentes couleurs ; les blanches sont pour l'ordinaire de sapin , & les rouges de pin.

Harry. Je suppose qu'il y a de bien vastes forêts dans ces pays , puisqu'ils peuvent nous envoyer une aussi grande quantité de ce bois.

L'Instituteur. Oui , les montagnes de la Norvège seule en sont couvertes assez abondamment pour approvisionner l'Europe ; mais leur escarpement , & l'impossibilité de frayer des routes , empêchent qu'on ne puisse en amener les bois au bord de la mer , à moins qu'ils ne se trouvent près de quelque rivière sur laquelle on puisse les charier.

George. Comment se fait ce chariage ?

L'Instituteur. On saisit le moment où les rivières sont enflées par les pluies & la fonte des neiges ; on jette les arbres dans leur lit , & quand ils arrivent

à l'embouchure , ils rencontrent des espèces de claires qui les arrêtent.

Harry. J'aimerois bien les voir nager dans le courant.

L'Instituteur. Oui , c'est un spectacle assez curieux , car en quelques endroits les torrens roulent sur des rocs & se précipitent en chûtes énormes , au travers desquelles les arbres sont entraînés tête baissée dans des gouffres , d'où souvent ils ne se relèvent & ne ressortent qu'à une distance considérable ; quelquefois même ils sont rompus & mis en pièces au passage.

George. Se sert-on de ce bois pour autre chose que pour la bâtisse ?

L'Instituteur. Oui , on l'emploie à un grand nombre d'ouvrages divers , tels que boîtes , coffres , palissades , boiseries &c. Le sapin est un bois doux , léger , facile à travailler , & qui ne coûte pas bien cher , ce qui le fait préférer pour tant d'usages , quoiqu'il ne soit pas très-durable & qu'il soit un peu sujet à se fendre.

Harry. Oui , mon coffre est de sapin , & le couvercle se fend en plusieurs pièces , dès qu'on veut y planter des clous.

George. Les vaisseaux sont-ils construits avec du pin ?

L'Instituteur. C'est un des premiers bois dont on s'est servi pour leur construction ; & vous trouverez dans les poëtes les mots pins & sapins fréquemment employés pour désigner des navires ; mais la navigation s'étant étendue , & l'art s'étant perfectionné , les bois plus durables l'ont généralement remplacé. Cependant , dans les pays où le pin est très-abondant , on en construit encore de grands vaisseaux : car quoiqu'ils durent beaucoup moins que les autres , ils coûtent si peu en proportion , qu'on y trouve son compte pour de petits voyages. Vu la grande légèreté de ce bois , les navires qui en sont construits se tiennent plus élevés dans l'eau , & portent conséquemment de plus fortes charges. La plupart des grands vaisseaux qui trans-

portent le bois de charpente d'Archangel en Russie sont de sapin. Quant aux mâts, je vous ai déjà dit qu'ils sont tous de ce bois, parce qu'il n'en est aucun qui soit en même temps aussi droit & aussi léger.

George. N'y a-t-il pas quelques lignes dans le Paradis perdu de Milton sur ce sujet ?

L'Instituteur. Oui ; l'auteur exalte la lance de Satan en la comparant à un pin élevé : « Sa lance, égale au plus grand » pin coupé sur les montagnes de Nor- » vège pour faire le mât d'un vaisseau » amiral, n'est pour lui qu'une baguette. »

Harry. Je me rappelle aussi que le bâton de promenade du géant Poliphème étoit un pin.

L'Instituteur. Oui, Virgile & Ovide nous le disent ainsi, & assurément il n'y a qu'un géant qui pût se servir d'un pareil bâton. Mais en voilà assez sur le bois de ces arbres ; j'ai encore quelque chose à vous dire sur leur usage.

Harry. Ah ! j'en suis bien aise.

Le

L'Instituteur. Tous les arbres de cette famille contiennent un suc du goût le plus amer, & d'une odeur agréable, quoique très-forte ; dans quelques-uns la liqueur est assez abondante pour couler par des incisions, alors elle se nomme térébenthine ; les larix en particulier en donnent beaucoup. La térébenthine est une des substances appelées résineuses ; elle est gluante, transparente, très-inflammable, ne se mêle point avec l'eau, mais se dissout dans l'esprit de vin.

George. Qu'est-ce qu'on en fait ?

L'Instituteur. On en use en médecine ; particulièrement dans la composition des emplâtres & des onguens. Elle est aussi un ingrédient des vernis & des cimens : l'huile distillée de la térébenthine s'emploie aussi dans les pharmacies, & les peintres s'en servent pour mêler leurs couleurs. Le résidu de la distillation de l'huile est la poix-résine commune. Toutes ces substances brûlent très-facilement & donnent une très-grande flamme. Le bois de pin est tellement

Tomt I,

D

impregné de cette qualité inflammable, que, dans quelques pays, lorsqu'il est très-sec, on s'en sert en guise de flambeaux.

Harry. Je sais que les copeaux de sapin brûlent très-vivement.

George. Oui, les allumettes sont faites de morceaux de sapin trempés dans du soufre.

L'Instituteur. Jadis, quand on avoit la coutume de brûler les corps morts, ainsi que vous le lisez dans Homère & d'autres anciens auteurs, les sapins faisoient la plus grande partie du bucher des funérailles.

Harry. Mais qu'est-ce que la poix des arbres? La poix croit-elle sur les arbres?

L'Instituteur. J'allois vous l'expliquer. Le goudron est une production des arbres de cette espèce, particulièrement de celui qu'on appelle pin à poix. On chauffe le bois dans une sorte de four pratiqué en terre; le suc résineux suinte, & le feu lui donne un goût particulier &

une couleur noire; c'est là le goudron; & quand il est bouilli & séché, il devient poix.

George. N'use-t-on pas principalement de la poix & du goudron pour les vaisseaux?

L'Instituteur. Ces substances résistent à l'humidité, & sont d'un grand secours pour conserver les choses qui y sont exposées: par cette raison l'on trempe soigneusement dans du goudron les cables & les autres cordages des vaisseaux; on recouvre les bordages des navires de poix mêlée d'autres ingrédients; &, pour empêcher l'eau de pénétrer dans les jointures de leurs planches, on y introduit des étoupes imbibées d'une composition de résine, de suif & de poix. On goudronne souvent les bois destinés soit à couvrir les toits, soit à faire des pilotis ou autres choses pareilles, & quelquefois on poisse les citernes & les tonneaux pour les empêcher de couler.

Harry. Mais pourquoi goudronne-t-on les brebis après qu'elles sont tondues?

L'Instituteur. Pour guérir les blessures ou les ulcères de leur peau : c'est dans le même but qu'on frotte quelquefois la tête des enfans d'un onguent fait avec du goudron. Plusieurs parties du pin sont médecinales ; la pointe des cônes verts du sapin , fermentée avec de la thériaque , donne une liqueur dont on fait beaucoup usage en Amérique , particulièrement contre le scorbut.

George. Est - elle agréable ?

L'Instituteur. Non , pas du moins pour ceux qui n'y sont point accoutumés. J'ai fini à présent ma leçon , mes amis ; promenons - nous.

Harry. Nous pourrions traverser ces terres ?

L'Instituteur. Oui ; nous y verrons de plus près les différentes espèces de pins & de sapins : je vous montrerai comment on peut les distinguer par leurs cônes & leurs feuilles.

D I A L O G U E

Entre Kitti & sa maman , sur le choix des choses à apprendre.

Kitti. NE puis - je pas laisser mon ouvrage , maman ? je suis fatiguée.

Maman. Vous avez fait très - peu , ma chère ; vous savez que vous deviez finir cet ourlet.

Kitti. Mais à présent , maman , j'aurois mieux écrire , ou lire , ou étudier ma grammaire française.

Maman. Je vois bien ce que cela veut dire , vous aimez mieux la chose que vous ne faites pas.

Kitti. Non , maman ; mais vous savez que je sais déjà assez bien travailler & que j'ai une quantité d'autres choses à apprendre. Voyez miss Rich , qui ne sait pas coudre la moitié aussi bien que moi , elle apprend la musique , la peinture , la danse & je ne sais combien d'autres cho-

ses ; elle me dit qu'à peine travaille-t-on dans son école.

Maman. Votre langue court bien vite, ma fille ; mais d'abord, si vous saviez très-bien coudre, vous n'auriez pas mis un tems aussi long à faire cette petite pièce. Ensuite vous convenez, j'espère, que les mamans jugent mieux de ce que leurs jeunes enfans doivent apprendre. que ces enfans ne peuvent en juger eux-mêmes.

Kitti. Sûrement, maman ; mais comme je suppose que je dois apprendre tout cela une fois ou une autre, je pense que vous aimeriez mieux me le faire commencer de bonne heure ; car je vous ai souvent entendu dire que les enfans ne peuvent étudier trop tôt ce qu'ils doivent savoir.

Maman. Cela est vrai ; mais tout cela n'est pas également nécessaire à tout le monde ; il y a des études très-convenables pour les uns, qui ne le sont point également pour les autres. Vous devez comprendre, ma chère, que le but de

toute éducation est de préparer les jeunes gens à l'état auquel ils sont destinés pour l'avenir, & vous savez qu'il y a de grandes différences à cet égard, soit parmi les hommes, soit entre les femmes.

Kitti. Je pensois que toutes les dames vivoient de même.

Maman. On appelle dame à l'ordinaire toute femme bien élevée, qui n'est pas dans le cas de travailler pour vivre : mais pour peu que vous réfléchissiez, vous sentirez qu'il y a de la différence dans leur manière de vivre, selon le rang & l'état que leurs pères ou leurs maris tiennent dans le monde, & vous le savez.

Kitti. Oui, je sais qu'il y a des lords, des écuyers, des ecclésiastiques, des maréchaux, des docteurs & des boutiquiers.

Maman. Très-bien ; pensez-vous que les femmes & les filles de toutes ces personnes aient précisément les mêmes choses à faire, les mêmes devoirs à remplir ? Vous savez comment j'emploie mon tems ; je vais au marché, & je pourvois au

ménage ; je surveille les domestiques & les aide dans le soin des enfans ; je vous enseigne ; je prends garde à ce que le linge & les habits de la famille soient en bon état , ou je les fais raccommoder : ce sont - là mes devoirs étroits. Je fais quelquefois des visites , pour entretenir nos relations , & c'est pour moi une affaire ou un plaisir. Lorsque je suis fatiguée & que j'ai fini tout ce que je crois nécessaire , je me livre à la lecture ou à quelque autre récréation. Lady Wealthy ou mistress Rich ne sont point obligées d'employer le temps de cette manière ; elles ont des femmes de charge , des gouvernantes & des domestiques de toute espèce ; aussi font - elles fort bien de s'occuper davantage de peinture , de musique , de parure & de tout ce qui peut ajouter à leurs agrémens.

Kitti. Hé ! maman , est - ce que j'aurai à faire les mêmes choses que vous ?

Maman. Il est impossible , ma chère , de prévoir quel sera votre état dans l'avenir ; mais il n'y a aucune raison de

croire que , si vous avez une famille ; vous puissiez vous dispenser des mêmes devoirs que je remplis : c'est donc à ce même genre de vie que votre éducation doit vous préparer , & il vous importe d'apprendre tout ce qui peut vous y rendre propre.

Kitti. Mais lorsque je serai une jeune demoiselle , n'irai - je pas aux assemblées & aux spectacles , comme miss Wilson & miss Johnson ?

Maman. Il est vraisemblable que vous pourrez quelquefois vous procurer des amusemens de cette espèce ; mais , même alors , vous aurez des occupations plus sérieuses , qui prendront une plus grande partie de votre tems ; & si vous n'y suiviez pas convenablement , vous n'auriez pas le droit de participer aux plaisirs des autres.

Kitti. Et quelles seront ces occupations , maman ?

Maman. Quoi ! ne comprenez - vous pas qu'il sera convenable de m'aider un

peu dans les affaires du ménage aussitôt que vous en serez capable ?

Kitti. Oh oui, maman, je le ferai très-volontiers.

Maman. Hé bien, demandez-vous quelles sont pour cela les qualités nécessaires. Ne croyez-vous pas qu'une bonne main à votre aiguille est peut-être la première ?

Kitti. Oui, maman, je le crois.

Maman. Oui, & non-seulement pour m'aider, mais encore pour travailler à votre propre usage. Vous savez combien, lorsque nous avons miss Smart avec nous, nous avons admiré son adresse à inventer & faire la plupart de ses ajustemens; elle auroit dépensé beaucoup d'argent, si elle avoit employé une marchande de mode.

Kitti. C'est vrai, elle m'a fait un bonnet charmant & à vous un très-joli chapeau.

Maman. Oui vraiment; elle étoit si expéditive, que non-seulement elle pouvoit se fournir elle-même, mais encore obliger ses amies; & je suis sûre qu'elle

a fait aussi beaucoup d'ouvrages plus simples pour elle & pour sa mère. A présent j'espère que vous êtes convaincue de l'importance de cette occupation.

Kitti. Oui, maman.

Maman. Lire & écrire sont une partie tellement nécessaire de l'éducation, que je n'ai pas besoin de vous en parler.

Kitti. Oui, car j'aime beaucoup lire.

Maman. Je sais qu'il y a bien des histoires qui vous amusent; cependant il y a des ouvrages d'instruction qui ne vous plaisent pas tout-à-fait autant.

Kitti. Mais de quelle nécessité sont tant de livres de cette espèce ?

Maman. Quelques-uns sont destinés à vous enseigner vos devoirs envers votre créateur & votre prochain; je me flatte que vous seriez bien fâchée de les ignorer. Il est ensuite très-important de connoître la géographie; vous savez combien cette pauvre miss Blundel appréta à rire en disant, que si jamais elle alloit en France ce seroit par terre.

Kitti. C'est parce que l'Angleterre est

un pays tout environné d'eau , n'est - ce pas ?

Maman. Oui , la Grande Bretagne , qui contient l'Angleterre & l'Ecosse , est une isle. Il est aussi très - utile d'avoir quelques connoissances des végétaux , des animaux & des minéraux , puisque nous usons sans cesse des uns & des autres ; quelque notion de la nature & de la pesanteur des corps , soit pour admirer le pouvoir & la sagesse de Dieu en les créant , soit pour ne pas faire des sots *quiproquo* , quand il est question de leurs mouvemens & de leurs propriétés. La connoissance de l'histoire est aussi très-importante , sur-tout celle de notre propre pays. En un mot , tout ce qui devient souvent le sujet de la conversation des gens raisonnables , doit être un objet d'étude pour tous ceux qui ont les moyens de s'instruire.

Kitti. Oui , j'aimerois beaucoup la plupart de ces études ; mais je vous prie , Maman , pourquoi apprendre le français ? vivrai - je jamais en France ?

Maman. Probablement non , ma chère amie , mais il y a beaucoup de livres en français qui méritent d'être lus. Il peut arriver aussi que vous vous trouviez en compagnie d'étrangers qui ne parlent pas l'anglais ; presque tous parlent français , & vous auriez le plaisir de converser avec eux dans cette langue.

Kitti. Oui , je me souviens qu'il vint ici un gentil-homme allemand qui savoit très - peu l'anglais , papa & vous l'entreteniez en français , & j'étois très-fachée de ne pas entendre , car je crois que vous parliez de moi.

Maman. En effet , vous voyez donc l'usage du français : je ne dis cependant pas que la connoissance de cette langue soit d'une absolue nécessité pour les jeunes femmes en général ; mais elle vaut la peine d'être acquise par celles qui en ont le loisir & l'occasion. Ce que je regarde comme absolument nécessaire pour vous , c'est d'avoir une bonne main pour l'écriture & de chiffrer correctement.

Kitti. Je voudrois écrire très - bien ,

parce qu'alors je pourrois adresser des lettres à mes amis, quand il me plairoit, & non pas des griffonnages comme ceux de votre chambrière Betty; j'ose dire que les personnes qui les reçoivent peuvent à peine les lire.

Maman. Elle n'a pas eu l'avantage d'apprendre, quand elle étoit jeune, car vous savez qu'elle s'est instruite par elle-même depuis qu'elle est avec nous; c'est une preuve de son jugement, & j'espère qu'elle se perfectionnera: mais je crois qu'il est presque aussi nécessaire de savoir compter que de savoir écrire, car sans cela pourrois-je tenir les livres de ma maison & régler les comptes du ménage. & des marchands?

Kitti. Et à quoi cela sert-il?

Maman. A empêcher que nous ne soyons trompés, à savoir exactement ce que nous dépensons, à calculer si nous excédons ou non nos revenus, à juger sur quel article nous pourrions faire des économies: sans cet ordre les hommes les plus riches se trouvent ruinés, avant de savoir que leurs affaires vont mal.

Kitti? Mais les femmes tiennent-elles toujours les comptes? je croyois que c'étoit en général l'affaire des hommes.

Maman. Ce sont leurs affaires de tenir les comptes de leur commerce, de leur profession, de leur état; mais c'est celle des femmes de tenir tous ceux du ménage; & une dame, quel que soit son rang, excepté peut-être le plus élevé de tous, seroit blâmable, si elle négligeoit de prendre ce soin. Je me rappelle un exemple frappant de l'avantage que retirera une jeune personne de son exactitude sur ce point. Un marchand de Londres vint à faillir pour une très-forte somme.

Kitti. Qu'est-ce que cela veut dire, maman?

Maman. Cela signifie qu'il devoit beaucoup plus qu'il ne pouvoit payer. Les créanciers, c'est-à-dire les particuliers auxquels il devoit, examinèrent ses comptes, & trouvèrent un grand vuide, dont il étoit hors d'état de rendre raison; car il avoit tenu ses livres avec tant de négligence, qu'il avoit omis une quantité

considérable d'achats & de ventes. Ils soupçonnèrent que le plus grand mal provenoit des dépenses de la famille, & s'arrêtèrent d'autant plus à cette idée, que, sa femme étant morte, sa fille étoit seule à la tête de son ménage. Cette jeune & gentille personne fut bientôt informée de ce soupçon, & saisit le moment où les créanciers de son père étoient tous rassemblés, pour présenter ses livres à leur examen. Ils étoient écrits d'une très-belle main, chaque article couché avec la plus grande régularité, toutes les sommes chiffrées avec une parfaite exactitude. L'assemblée fut si frappée de l'habileté de cette jeune personne, qu'on résolut unanimement de lui faire un joli présent; & l'un des intéressés se trouvant heureux de rencontrer une femme habile, lui rendit des soins & l'épousa bientôt après.

Kitti. Ah! que cela fut heureux! car je suppose qu'elle prit soin de son pauvre père, lorsqu'elle fut riche. Au reste, je n'aurai rien à faire dans ce genre-là.

Maman. Non; mais les jeunes filles

doivent tenir le compte de leurs habits, de leur argent de poche, de leurs petites dépenses, comme j'entends que vous le fassiez, quand vous serez grande.

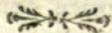
Kitti. Maman, n'apprendrai-je pas à danser? & n'aurai-je pas des leçons de musique & de dessin?

Maman. Certainement, vous apprendrez bientôt à danser: la danse est non-seulement très agréable en elle-même, mais de plus elle sert à former le corps, & donne à tous les mouvemens de la souplesse & de l'élégance. Quant à la musique & au dessin, ce sont des arts de pur agrément; & quoiqu'une femme d'un état moyen se fasse avantageusement remarquer en y excellant, elle ne sera jamais blâmée de ne les avoir pas cultivés; la convenance d'en entreprendre l'étude peut dépendre, pour les jeunes personnes, des dispositions que leur a donné la nature, de leur loisir, & de bien d'autres circonstances accidentelles. Pour quelques-unes cette étude est trop dispendieuse; d'autres sont incapables

de faire assez de progrès pour être dédommagées de la peine des commencemens. D'ailleurs, il est assez tôt pour nous d'y penser, & nous ne nous en occuperons à aucun prix, avant que vous ayez fait une bonne provision de tout ce qui est utile & nécessaire. Mais à présent nous avons fini; venez vous promener avec moi jusqu'à la place du marché, où j'ai deux ou trois emplettes à faire.

Kitti. Nous pourrions passer chez le libraire, pour demander ces livres nouveaux dont parloit miss Reader.

Maman. A présent, rangez votre ouvrage soigneusement, & prenez votre chapeau & votre ceinture.



LES FREUX.

„ A la voix rauque du Freux affamé,
 „ Qui croasse près de son nid bâti de menu bois,
 „ Et se balance sur le sommet des plus hautes branches. „

M. Stangrove se promenoit avec son fils, & répéta ces vers en lui montrant du doigt un gros oiseau.

Le fils. Est-ce un freux, papa?

Mr. Stangrove. Certainement; n'entendez-vous pas le cri de ces oiseaux?

Le fils. Oui, & je les vois sautiller entre les branches: je vous prie, papa, les freux ne sont-ils pas les mêmes oiseaux que les corneilles?

Mr. Stangrove. Oui, les freux sont une espèce de corneille, mais ils diffèrent de la corneille puante & goulue; ils ne se nourrissent pas de charogne, mais de blé & d'autres grains; ils mangent seulement des vers & des insectes. Voyez comme le champ labouré en est couvert, il en est presque noir.

Le fils. Qu'est-ce qu'ils y vont faire ?

Mr. Stangrove. Chercher de la mauvaise herbe & des vers : aussi les laboureurs ne molestent-ils point un oiseau qui leur rend de grands services en détruisant les racines & les insectes qui nuisent aux arbres & aux plantes.

Le fils. Mais ne gâtent-ils pas le blé ?

Mr. Stangrove. Oui, ils arracheroient quelquefois assez de blé vert si on ne les chassoit pas ; en total cependant ils sont regardés comme les amis des fermiers, & ceux-ci ne cherchent point à les détruire.

Le fils. Tous les freux vivent-ils en freuries ?

Mr. Stangrove. Il est en général dans leur instinct de s'associer ensemble, & de nicher en nombre sur le même arbre ou sur deux arbres voisins ; le plus souvent au milieu des bois ou des bosquets écartés. Cependant ils ne craignent point le voisinage des hommes, & n'hésitent pas à s'établir sur des plantations de grands arbres attenantes aux maisons.

Cet établissement s'appelle communément une freurie : quelquefois même ils les fixent sur des arbres dans le milieu des villes, & j'ai vu à Londres une freurie dans la cour de l'église d'un quartier reculé.

Le fils. Je pense qu'une freurie est elle-même une sorte de ville.

Mr. Stangrove. C'est au moins un village en l'air, peuplé de nombreux habitants ; rien de plus amusant que de les voir tous en mouvement, & sans cesse occupés de leurs différentes affaires : le printems est la saison où ils en ont le plus ; ils réparent alors leurs nids, ou en construisent de nouveaux.

Le fils. Travaillent-ils ensemble, ou chacun pour soi-même ?

Mr. Stangrove. Chaque couple, après qu'il s'est apparié, bâtit son propre nid ; au lieu de s'aider les uns les autres, ils sont fort enclins à se dérober les matériaux : si le couple sort à la fois pour chercher des brins de bois mort, il trouve souvent à son retour l'ouvrage détruit &

les matériaux emportés; aussi, pour l'ordinaire, l'un des deux reste au logis pour le garder. Cependant j'ai lu un trait de l'histoire de ces oiseaux, qui indique chez eux quelque sentiment de ce que ce vol a de criminel. Il y avoit dans une freurie un couple paresseux qui n'alloit jamais à la quête des menues branches, mais qui avoit l'habitude d'épier les momens où leurs voisins étoient dehors, & de s'emparer de leurs matériaux. En se fournissant ainsi aux dépens de la communauté, ils venoient d'achever leur propre habitation, lorsque tous les freux enragés leur tombèrent dessus, mirent leur nid en pièces, les battirent à outrance & les chassèrent de leur société.

Le fils. C'étoit très-bien fait, & j'aurois voulu les voir. Mais pourquoi vivent-ils ensemble, s'ils ne s'aident pas les uns les autres ?

Mr. Stangrove. Probablement, ainsi que les hommes & beaucoup d'autres animaux, ils prennent du plaisir dans la compagnie des êtres de leur espèce : &

quoiqu'ils ne s'aident pas dans la construction de leurs demeures, ils se rendent d'autres services mutuels. Si un gros oiseau de proie vole autour d'une freurie, dans le dessein de fondre sur quelque jeune oiseau, ils se réunissent tous pour le chasser. Quand ils prennent leurs repas en troupe, plusieurs sont placés en sentinelle sur les arbres environnans, pour donner l'alarme à l'approche de quelque danger. Souvent ils vont au loin chercher leur nourriture; mais le soir la troupe entière revient en poussant de grands cris, comme pour appeler & diriger les traîneurs. Les vieux se mettent à la tête; vous pouvez les distinguer à leur bec, dont les plumes radicales sont usées à force d'avoir creusé la terre.

Le fils. Les freux demeurent-ils toujours sur les mêmes arbres ?

Mr. Stangrove. Oui, ils leur sont fort attachés. Quand on vient à les couper, ils paroissent dans une grande détresse, volent autour d'eux durant leur chute, & ont peine à s'en séparer lorsqu'ils sont couchés sur la terre.

Le fils. Pauvres petits ! je suis sûr qu'ils ont le même sentiment que nous éprouverions si notre ville étoit brûlée ou renversée par un tremblement de terre.

Mr. Stangrove. Sans doute. Les sociétés des animaux ont beaucoup de rapport avec celles des hommes. L'association des freux ressemble à celle des hommes dans l'état sauvage, à celle des Indiens de l'Amérique septentrionale : c'est une sorte de ligue pour la défense mutuelle, mais dans laquelle chacun reste libre de vivre comme il lui plaît, sans aucune obligation de s'employer pour le corps entier. D'autres animaux sont unis d'une manière plus ressemblante à l'association des hommes civilisés. C'est le cas des castors ; ils effectuent de grands travaux publics par la réunion des efforts de la communauté entière ; par exemple, des écluses sur des torrens, des digues pour leurs habitations. Comme ces ouvrages demandent beaucoup d'art & de travail, il est probable que les castors agissent sous la direction de quel-

ques-uns d'entr'eux, & sont contraints de travailler lors même qu'ils ne le voudroient pas. On en connoit des particularités très-curieuses, racontées par des voyageurs qui les ont observés dans ces retraites écartées, où ils déploient librement leur sagacité.

Le fils. Ces particularités sont-elles toutes vraies ?

Mr. Stangrove. Vous m'en demandez trop ; mais d'après ce que nous connoissons de l'économie des abeilles, il nous est permis de croire à l'extraordinaire sagacité des animaux. La sociabilité des abeilles va plus loin que celle des castors, & à quelques égards au-delà de celle des hommes. Non-seulement elles habitent une demeure commune, construisent de grands ouvrages en commun, mais elles font une provision qui est le domaine de la communauté, & à laquelle on ne touche que dans certaines saisons & selon certaines règles. En un mot, une ruche est la véritable image d'un Etat, dans lequel aucun membre n'agi-

roit jamais pour lui seul, mais toujours pour le corps entier.

Le fils. Cependant il y a des bourdons parmi elles, qui ne travaillent point du tout.

Mr. Stangrove. Oui ; aussi à l'approche de l'hiver, on les chasse de la ruche, & on les laisse périr de froid & de faim. Mais je n'ai pas le loisir de vous en dire davantage sur les abeilles ; vous les verrez travailler sous une ruche de verre. Souvenez-vous d'un principe, qui s'applique à toutes les sociétés des animaux, & que je voudrois voir pareillement consacré dans toutes celles qui existent entre les hommes.

Le fils. Quel est-il ?

Mr. Stangrove. C'est qu'ils s'associent pour assurer le plus grand bien du corps entier, & non pour procurer quelques avantages particuliers à un petit nombre d'entr'eux.

LA SOURIS, LE PETIT CHIEN
& LE SINGE.

Fable.

UNE pauvre petite souris moitié morte de faim s'aventura un jour à sortir de derrière la boiserie, pendant que la famille dînoit, & toute tremblante, elle rongeoit quelques miettes répandues sur le plancher. Tout-à-coup on l'apperçoit & l'on donne l'alarme ; les uns appellent le chat, d'autres s'arment de ce qui leur tombe sous la main, & s'efforcent de l'écraser. Le pauvre animal poursuivi de toute part fait le tour de la chambre dans une agonie de terreur : à la fin cependant il fut assez heureux pour gagner son trou, & s'y blottit tout haletant de fatigue & d'effroi. Quand la famille eut repris sa place, un petit chien & un singe arrivèrent dans la chambre ; le premier saute sur les genoux de sa mai-

fresse, caresse chacun des enfans, & fait sa cour avec tant de succès, qu'il est récompensé par les meilleurs morceaux du repas. Le singe de son côté force l'attention par ses grimaces, joue mille petits tours malins, & fait, à l'apparition du dessert, une abondante collecte de noix & de pommes. L'infortunée petite souris, qui de son trou voit tout ce qui se passe, soupire avec amertume & se dit à elle-même: Bon dieu! que j'étois sotté d'imaginer que la pauvreté & la détresse étoient de bonnes recommandations à la charité du riche! je vois à présent que qui n'est pas maître passé bouffon ou flatteur est bien malheureux d'être dépendant, il ne lui sera pas même permis de ronger les miettes qui tombent des tables.

 IV^e. SOIRÉE.

REPROCHES DE CANUT

à ses courtisans.

CANUT, roi d'Angleterre.

OFFA, OSWALD, courtisans.

Canut. IL est vrai, mes amis, que vous m'avez souvent dit que je suis le plus grand des monarques.

Offa. Oui, Sire, vous êtes le plus puissant de tous les rois.

Oswald. Nous sommes tous vos esclaves, nous baisons la poussière de vos pieds.

Offa. Non - seulement nous, mais tous les élémens sont vos esclaves. La terre vous obéit de rivage en rivage; la mer même vous est soumise.

Canut. Quoi! la mer & ses énormes

vagues m'obéiroient ! ce terrible élément seroit à mes ordres !

Offa. Oui , la mer est à vous , elle est faite pour porter vos vaisseaux sur son sein , & pour verser les trésors du monde aux pieds de votre majesté ; elle est impétueuse pour vos ennemis , mais elle vous reconnoît pour son maître.

Canut. La marée ne monte - t - elle pas ?

Oswald. Oui , Sire , vous pouvez déjà appercevoir le gonflement.

Canut. Apportez - moi un siège , je veux m'asseoir ici sur la grève.

Oswald. Quoi ! Sire , là où le flux vient , quand il s'élève !

Canut. Oui , précisément ici.

Oswald à part. Il m'étonne. Que veut-il faire ?

Offa. Sûrement il n'est pas assez fou pour nous croire.

Canut. Puissant Océan ! tu es mon sujet , mes courtisans me l'assurent ; ton devoir est de m'obéir ; j'étends donc mon sceptre sur toi , & t'ordonnes de te retirer.

Roule en arrière tes vagues soulevées ; qu'elles ne s'avisent pas de mouiller les pieds du roi ton maître.

Oswald à part. Je crois que la mer aura très - peu de respect pour ses ordres.

Offa. Voyez avec quelle rapidité le flux s'élève.

Oswald. La prochaine vague viendra jusqu'à votre siège ; c'est une folie de rester ici , nous serons couverts d'eau salée.

Canut. Hé bien , l'Océan obéit - il à mes volontés ? S'il est mon sujet , c'est un sujet bien rebelle. Voyez comme il se soulève ; déjà les éclaboussures de son écume irritée se répandent sur ma personne sacrée. Vils Sycophantes ! croyez-vous que j'aie été la dupe de vos mensonges bas , que j'aie ajouté foi à vos abjectes flatteries ? Sachez qu'il est un seul Etre à qui la mer obéit ; il est le souverain du ciel & de la terre , le roi des rois , le seigneur des seigneurs : il est le seul qui peut dire à l'Océan : tu iras jusques - là & n'avanceras pas plus loin ; ici les orgueilleuses vagues s'arrêteront.

Un roi n'est qu'un homme, & un homme n'est qu'un ver : un ver s'arrogera - t - il le pouvoir de Dieu ? pensera - t - il que les élémens sont faits pour lui obéir ? Je renonce à cette couronne, je ne veux plus la porter. Puisse mon exemple instruire les rois à devenir humbles, & votre disgrâce apprendre aux courtisans à respecter la vérité !

L' H I S T O I R E

& les aventures d'un chat.

Il y a quelque tems que mistriss Petlove eut le chagrin de perdre grimaskin, sa chatte favorite, qui mourut d'une oppression occasionnée tout à la fois par son âge avancé & par un excès d'embonpoint. Quand elle sentit sa fin approcher, elle appela ses enfans, & avec beaucoup de difficulté, elle leur parla ainsi. Avant de quitter le monde, je veux, mes enfans, si l'état de ma poitrine me

le permet, vous raconter les principaux événemens de ma vie. La variété des scènes, au travers desquelles j'ai passé, peut vous apprendre à éviter ces dangers auxquels notre espèce est particulièrement exposée. Je n'alongerai pas ma préface. Je suis née dans une ferme d'un village à quelques milles d'ici. Ma mère mit bas cinq petits à la fois : l'économie de la maison ne permettoit de garder des chats que pour l'utilité, or comme on en étoit déjà suffisamment pourvu, nous fumes condamnés à être noyés, & en conséquence on ordonna à un jeune valet de nous jeter dans l'étang. Il exécuta cette commission avec le plaisir que les jeunes garçons paroissent prendre naturellement aux actes de cruauté. Nous voilà nageant & nous débattant contre la mort, lorsqu'une petite fille du fermier accourut, & demanda instamment qu'on sauvât l'un de nous & qu'on le lui donnât. Après quelques objections, sa requête fut accordée ; le garçon étendit son bras & m'atteignit. J'étois heureusement le plus

près de lui; il me posa sur le bord au moment où j'allois périr d'épuisement. couchée sur le gazon, je fus quelque tems avant de me remettre. La petite fille me rendit à ma mère, qui fut ravie de retrouver un de ses petits, & qui, crainte d'autre désastre, me prit dans sa gueule & me porta dans un réduit obscur, où elle me garda jusqu'à ce que je fusse en état de courir à ses côtés. Aussitôt que je revis le jour pour la seconde fois, ma petite maîtresse prit possession de moi & me garda très-soigneusement. Sa passion à la vérité étoit souvent importune; elle me pinçoit les côtés, en me portant, & deux ou trois fois me fit assez de mal en me laissant tomber. Cependant je devins bientôt forte & active, & je gambadois tout le long du jour, au grand plaisir de ma maîtresse & de ses compagnes. Dans ce tems-là je l'échappai belle encore une fois; quelqu'un amena dans la maison un chien étranger, qui avoit été dressé à houspiller les chats qu'il trouvoit en

son chemin. A son arrivée ma mère se sauva, & moi, en vraie petite folle que j'étois, je me crus capable de lui résister; je demurai sur le plancher, & en grondant je m'étendis sur le dos dans l'attitude de la défiance; le dogue à l'instant court sur moi, & avant que j'eusse mes griffes prêtes, me saisit avec sa gueule, & commence à me serrer & me secouer horriblement. Je criai; par bonheur ma maîtresse m'entendit, courut à nous, mais ne fut pas assez forte pour me dégager. Un valet, voyant sa détresse, prit un bâton, & en donna au chien un si grand coup sur le dos, qu'il le força de me lâcher. J'avois été si rudement maltraitée, qu'il fallut de grands soins & ma bonne constitution pour me rétablir. J'étois toujours sur les talons de tout le monde, aussi me trouvai-je un jour enfermée dans la laiterie. Je ne fus d'abord point fâchée de cet accident, comptant me régaler de toutes sortes de laitage; mais ayant grimpé sur une tablette, pour atteindre une jatte de crème, je tombai

malheureusement derrière dans un grand vase de lait de beurre, où je me serois probablement noyée, si une servante entendant le bruit ne fût venue savoir de quoi il s'agissoit. Elle me prit, me gronda sévèrement, & après m'avoir fait souffrir un cruel châtement, en me lavant sous la pompe pour me nettoyer, elle me renvoya avec un grand coup de poing, & je me gardai bien de la suivre une autre fois à la laiterie. Au bout de quelque tems, je fréquentai de nouveau la cour, & ma mère me mena dans la grange à une chasse de souris: je ne crois pas avoir eu jamais autant de plaisir. Nous nous postâmes près d'un trou, d'où sortit à l'instant une souris avec sa couvée; ma mère s'élança dessus, abattit la vieille, & dispersa les petits, qui courroient en criant dans une affreuse perplexité. Je compris alors qu'il étoit tems de me mettre en mouvement; je courus sur un traîneur & je l'eus bientôt atteint. Oh! comme j'étois fière! combien je prolongeai la souffrance de mon captif

tremblant, en le harcelant avec mes griffes! Mon orgueil cependant reçut bientôt un échec; voyant un jour un gros rat, je volai à lui courageusement; mais au lieu de tourner le dos, il me donna un tel coup sur le nez, que je courus à ma mère, miaulant piteusement, & la face bouffie & ensanglantée. De long-tems je n'eus rien à démêler avec les rats: Mais enfin, devenant plus forte & plus habile, je ne craignis plus ni rats, ni engeance pareille, & j'acquis la réputation d'un excellent chasseur. Environ dans ce tems-là je courus une autre chance bien fâcheuse; ayant un jour mangé d'un poison qu'on avoit préparé contre les rats, je tombai dans une maladie qui faillit m'emporter. Une autre fois j'engageai mes pieds dans une trappe de rats & reçus de si profondes blessures, que, quoique dégagée avec toute l'adresse & le ménagement possibles par les personnes qui accoururent à mes cris, je fus estropiée pendant quelques semaines. Le tems s'écouloit, je prends mon entier

accroissement & fais connoissance avec un chat de mon âge. Après une décente résistance & bien des morsures, des gronderies & des égratignures, je me mariaï. Je devins mère, & j'eus la mortification de voir plusieurs de mes portées subir la destinée de mes frères & sœurs. Je vous raconterai encore deux ou trois autres de mes aventures, selon l'ordre où elles se retraceront à ma memoire. Je chassois un jour aux oiseaux le long d'une haie près de la maison, quand tout - à-coup un grand levrier vint courant par le même chemin; à peine m'eut-il apperçu, qu'il fut sur moi, & il atteignit ma queue au moment où j'eus le bonheur de me sauver en grim pant sur un arbre. Une autre fois je courus un danger bien plus grand encore; j'eus le malheur de rencontrer une troupe d'enfans sortant de l'école: ils m'environnèrent & me réduisirent à me réfugier sur un arbre. Je m'apperçus bientôt que c'étoit un mauvais poste contre de pareils ennemis; ils me jetèrent des pierres

de tous côtés; je ne pus éviter les coups; il y en eut un si violent, qu'il me fit tomber sans connoissance sur la terre: le plus grand des garçons me saisit & proposa aux autres un singulier jeu; c'étoit de me lier sur une planche, & de me lancer à l'eau sur l'étang voisin, puis de mettre à mes trousses quelques barbets qui me feroient plonger & me noieroit à demi, pendant que je me défendrois en leur mordant le nez ou leur pochant les yeux. J'étois liée & prête à voguer, lorsque heureusement le maître d'école, qui se promenoit près de là, vint au bruit; il obligea les enfans à me mettre en liberté, & les réprimanda sévèrement de leurs cruelles intentions. Mais voici l'accident remarquable qui bientôt après fut l'occasion de ma retraite du pays. Le frère de ma maîtresse avoit un linot apprivoisé, dont il étoit passionné; lorsqu'il appelloit, l'oiseau voloit promptement sur son épaule, venoit ensuite manger dans sa main & chanter sur son doigt. Ce linot étoit ordinairement dans sa cage ou sur

une perche élevée ; mais un malheureux jour que nous étions seuls ensemble dans la même chambre , il descendit sur la table pour becqueter quelques miettes. Je l'épiai , & n'étant pas capable de résister à la tentation , je le saisis dans mes griffes & commençai bientôt à le dévorer. J'avois presque fini quand son maître arriva ; il voit dans ma gueule les restes du pauvre linot , il court à moi dans la plus furieuse colère , & après m'avoir chassé plusieurs fois autour de la chambre , il me saisit à la fin , & il alloit me pendre , quand sa sceur par ses supplications obtint qu'il me lâchât : ce ne fut pourtant qu'après m'avoir bien fouettée , & sous la condition que je serois renvoyée. Conformément à cette promesse , le premier jour de marché qui suivit , mes maîtres me mirent dans la charette & m'envoyèrent à un de leurs amis de cette ville , dont la maison étoit pleine de souris , & qui avoit grand besoin d'un bon chat. Je fis assez long-tems au service de cette famille , m'acquittant

très-bien de mon devoir comme chasseur de souris. Je ne tardai pas à me former au genre de vie des villes : je montrai mon agilité en grim pant sur les murs des maisons & sautant de couverts en couverts , soit en poursuivant une proie , soit en me réjouissant avec mes camarades. Une fois cependant je courus un grand péril , pour m'être trop aventurée ; car ayant fait un saut énorme d'une maison à une autre , j'appuai sur une tuile mal assurée , & qui tomba avec moi d'une très - grande hauteur dans la rue , & certainement je me serois tuée , si je n'avois eu le bonheur de cheoir dans une charette de fumier , d'où j'échappai sans autre mal que d'être à moitié suffoquée d'ordure. Nonobstant le danger que j'avois couru en tuant le linot , je confesse avec chagrin que je me rendis coupable d'un pareil crime. J'imaginai une nuit de sauter d'un toit sur une tablette qui étoit au devant d'un pigeonnier ; j'entre , & trouvant les pigeons endormis , je fis un cruel massacre de tout ce qui se trouva

à ma portée : j'en étranglai près d'une douzaine & je suçai leur sang. Je fus bien près de le payer cher ; car quand je voulus m'en retourner , il me fut impossible de sauter depuis la tablette sur le toit d'où j'étois descendue ; après plusieurs essais dangereux , je me vis contrainte d'attendre en tremblant , sur la place où j'avois commis tous ces meurtres , que le propriétaire vint dans la matinée pour nourrir les pigeons. Je me précipitai dans ses jambes à l'instant où il ouvrait la porte , & j'eus le bonheur de me trouver sur l'escalier , d'où je m'échappai par une fenêtre inconnue. Mais jamais je n'oublierai l'horreur de cette nuit. Que ces deux dangers , qui m'ont menacé de si près , soient un avertissement pour vous , mes enfans , de réprimer vos appétits sauvages , & de ne pas faire du mal aux créatures qui , comme nous , sont sous la protection des hommes. Nous autres chats , nous avons une mauvaise réputation de perfidie , & je dois convenir qu'elle n'est que trop méritée. Mais la

respiration commence à me manquer ; je me hâte de finir. Je vivois encore dans la même famille , quand miss Petlove , ayant perdu un chat favori , offrit une très - jolie récompense à ceux qui lui en procureroient un ressemblant , autant que possible , à son cher mignon. Mes maîtres , tentés par le prix , me présentèrent à la bonne dame , & j'eus l'honneur d'être préférée à une multitude de rivaux. Je fus tout de suite établie dans cette excellente maison , que nous habitons à présent , & l'on y eut pour moi une indulgence & des boutés que je n'avois jamais encore éprouvées ; je compte pour une des principales la permission qu'on me donna d'élever tous mes enfans , que j'ai vu croître ainsi dans la paix & dans l'abondance. Dès-lors mes aventures ont été très - bornées ; car après que le singe eut malicieusement mordu la dernière articulation de ma queue , ce dont j'eus la satisfaction de le voir bien puni , je me suis tenue constamment au - delà de la longueur de sa chaîne , & ni le per-

roquet, ni le chien n'ont osé me molester. Une de mes plus grandes afflictions ici, fut de voir tous les petits d'une de mes portées écrasée par une grosse vieille lady, qui s'assit sur une chaise où ils étoient couchés, & ne s'aperçut du mal qu'elle faisoit qu'au moment où elle se leva, quoique j'eusse tirailé ses habits, & usé de tous les moyens qui étoient en mon pouvoir pour lui faire comprendre mon inquiétude. Ma maîtresse prit ce déplorable accident autant à cœur que moi-même, & dès-lors la vieille lady n'est jamais rentrée dans nos portes. J'ai toujours été traitée ici avec la plus touchante affection, peut-être avec trop de bonté. J'attribue aux friandises & aux soins trop recherchés, aussi bien qu'aux fréquens lavages de miss Abigail, cet asthme qui me met au tombeau avant le tems; mais je sais que tout se faisoit pour le mieux. Je vous charge donc, à mon dernier soupir, de témoigner votre reconnoissance à notre digne maîtresse dans tout ce qui dépendra de vous. A

présent, mes chers enfans, je vous dis adieu; peut-être nous rencontrerons-nous dans une terre où il n'y aura ni chien pour nous déchirer, ni petits garçons pour nous tourmenter. Adieu. A ces mots Grimaskin perdit la parole & bientôt après la vie, au grand chagrin de toute sa famille.

LE PETIT CHIEN.

Fable.

QUE puis-je faire, disoit à sa mère un très-petit chien, pour montrer ma gratitude à notre bon maître, & devenir de quelque prix à ses yeux? Je n'ai pas la force de conduire ou de porter des fardeaux comme les chevaux, je ne puis lui fournir du lait comme les vaches, ni comme les brebis lui donner ma toison pour ses habits. J'envie le sort des poules qui lui pondent des œufs, je voudrois attraper les souris aussi bien que les chats; ses serins & ses linots le divertissent

par leurs chants , nos parens les dogues le défendent des voleurs , & moi je suis une pauvre créature insignifiante , qui ne vaut pas ce qu'elle coute à garder , & je n'imagine pas ce que je pourrois faire pour avoir quelque titre à ses bontés. A ces mots le petit chien baisse la tête & tombe dans un morne abattement. Mon cher enfant , lui dit sa mère , vous ne pouvez , il est vrai , rendre de bien grands services , mais un bon cœur supplée à bien des talens : aimez votre maître de toute votre ame , témoignez - lui votre affection de tout votre pouvoir ; en vous conduisant ainsi vous ne sauriez manquer de lui plaire. Le petit chien se sentoit reconforté par cette assurance. Son maître approche , il court à sa rencontre , lèche ses pieds , gambade autour de lui , & par intervalles branle sa queue en le regardant avec l'expression du plus tendre attachement. Le maître le remarque. Ah ! petit Fido , dit-il , tu es un bon & honnête compagnon , & se baissant il lui donne trois ou quatre petits coups sur la

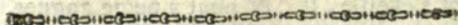
tête : le pauvre Fido étoit transporté de joie. Dès ce moment il fut à la promenade le compagnon inséparable de son maître , il couroit autour de lui & l'amusoit par mille petits tours badins ; il avoit soin cependant de n'être jamais importun , de ne point sauter sur lui avec des pattes crottées , & de ne pas le suivre au salon , à moins qu'il n'y fût appelé : il entreprit aussi d'être utile & de rendre beaucoup de petits services ; il chassoit les moineaux qui seroient venus sans lui faire du dégât jusque dans la cuisine ; il couroit & aboyoit avec fureur sur les cochons ou autres animaux étrangers qui vouloient entrer dans la cour ; il empêchoit les poules , les oies & les cochons de s'égarer au-delà de leurs limites , & particulièrement de gâter le jardin : il étoit jour & nuit à donner l'alarme aux dogues dès qu'il se faisoit le moindre bruit autour de la maison. Si le maître posoit son habit dans les champs pour aider ses ouvriers , ce qui lui arrivoit quelquefois , Fido se postoit auprès &

ne souffroit pas qu'aucun homme ou qu'aucun animal y touchât. Il parvint ainsi à être regardé comme un fidèle gardien des propriétés de la famille. Une fois le maître fut confiné dans son lit par une maladie dangereuse, Fido se planta à la porte de sa chambre, & on ne put l'engager à la quitter même pour prendre de la nourriture. Quand le malade fut assez bien rétabli pour l'admettre dans sa chambre, Fido courut à lui avec de telles marques d'une joie excessive, que le cœur des assistans en fut vivement ému. Tendrement chéri depuis ce trait d'affection, il eut bientôt le bonheur de rendre un service signalé. Il étoit avec son maître, qui dormoit dans un pavillon; le bâtiment étoit vieux & caduc, Fido, qui veilloit sans-cesse, s'aperçut que les murs s'ébranloient, & que des morceaux de plâtre tombaient du plafond; il comprend le danger & commence à aboyer pour réveiller son maître : sa voix ne suffisant pas, il saute sur lui & mord doucement son doigt; le maître à l'instant

tant s'éveille, fuit & peut à peine gagner la porte avant que le bâtiment s'écroule en entier; Fido, qui étoit derrière, fut blessé par quelques décombres qui l'atteignirent. Son maître le soigna avec une extrême tendresse, publia toujours hautement l'obligation qu'il avoit à ce petit animal, & ne cessa de le regarder comme le sauveur de sa vie. C'est ainsi que l'amour & la fidélité de Fido eurent leur pleine & entière récompense.

Le dernier & le plus pauvre des hommes peut payer au plus riche & au plus grand la dette de sa reconnoissance par la fidélité & l'affection. La plus chétive créature peut obtenir la faveur & les regards du Créateur lui-même par une humble gratitude & une constante obéissance.





L A N A T U R E ,

Allégorie.

QUELLE est cette belle vierge qui s'approche ? Sa robe est d'un vert tendre , sa tête est parée d'une guirlande de roses , & les fleurs naissent sous ses pas ; elle respire & l'on voit fondre la neige qui tapisse les champs & la glace qui recouvre les rivières ; les jeunes agneaux bondissent autour d'elle , les oiseaux gazouillent à l'envi pour fêter son arrivée ; dès qu'ils la voient , ils commencent à choisir les nattes dont ils construisent leurs nids. Jeunes filles , si vous la connoissez , dites - moi qui elle est , & quel est son nom ?

Quelle est celle qui vient du midi légèrement vêtue d'une robe transparente ? Son sein est brûlant , elle cherche la fraîcheur de l'ombre , elle cherche les ruisseaux écartés , pour baigner ses membres

languissans dans le cristal de leurs eaux ; elle humecte ses lèvres desséchées avec l'acide rafraîchissant de la framboise , du melon , de la groseille piquante , des cerises rouges & charnues qui tombent abondamment autour d'elle. Les faucheurs basannés célèbrent sa bienvenue , & le berger fait résonner les ciseaux sous lesquels va tomber la toison de ses brebis. Elle me trouve , quand elle arrive , reposant sous l'ombre épaisse d'un hêtre ; puissé - je faire avec elle des promenades matinales avant que la rosée ait cessé de briller sur le gazon ! Puissé - je , à la douce lueur du crépuscule , errer encore avec elle , lorsque le berger ferme son parc , & que l'étoile du soir paroît sur l'horison ! Qui est cette belle du midi ? Jeunes filles , si vous la connoissez , dites - moi qui elle est , & quel est son nom.

Quel est cet homme qui , venant d'un pas mesuré , nous surprend à l'improviste ? Ses vêtemens sont rougis du sang de la

grappe, & ses tempes couvertes d'une touffe d'épis dorés; ses cheveux commencent à tomber & sont déjà clair-semés; leur brun est mêlé d'un gris de deuil. Il secoue les fruits des arbres, il donne du cor pour appeler les chasseurs à leurs rendez-vous; le cliquetis des armes se fait entendre, la timide perdrix, le beau faisan prennent leur vol, & frappés dans les airs tombent sanglans & sans vie aux pieds des chasseurs. Quel est cet homme couronné d'une gerbe de blé? Jeunes filles, si vous le connoissez, dites-moi qui il est, & quel est son nom?

Quel est celui qui vient du nord vêtu de fourrure & de laine moëlleuse? Il serre ses habits autour de son corps, sa tête est chauve, sa barbe est hérissée de givre, il cherche la flamme qui dévore le bois entassé sur le foyer, il aime le vin pétillant dans les verres, il lie des lames de fer à ses pieds, & glisse sur la surface des lacs; son haleine est d'un froid perçant, les fleurs la redoutent &

ne se montrent point avec lui sur la terre; tout ce qu'il touche se durcit à l'instant: s'il vous frappoit de sa main glaçante, vous seriez bientôt roide & inanimé comme un rocher de marbre. Jeunes filles! vous le voyez, il n'est pas loin de nous, bientôt il nous atteindra; si vous le connoissez, dites-moi qui il est & quel est son nom.



 V^e. SOIRÉE.

SUR LES MARTINETS.

REGARDEZ, mon cher William, les nids d'oiseaux au-dessus des fenêtres de votre chambre, sous le toit de la maison : vous en remarquerez quelques-uns qui sont seulement commencés, on n'y voit qu'un peu de terre collée au mur ; d'autres sont à moitié faits, & d'autres entièrement construits, serrés & arrondis, n'ont plus qu'une petite ouverture qui servira d'entrée aux oiseaux qui y viendront.

Quels sont ces nids ? dit William.

Ce sont des nids de martinets, reprit son père, & vous voyez les propriétaires ; ils sont extrêmement affairés, ils volent rapidement dans toutes les directions, ils portent à leur bec de la boue & des brins d'herbes sèches, ils façon-

nent leur ouvrage à l'aide du bec & des pieds : les nids sont d'une structure forte & épaisse, semblable à celle d'une muraille de terre ; ils sont doublés de plumes pour fournir un lit moelleux aux jeunes oiseaux. Les martinets sont une espèce d'hirondelle ; ils se nourrissent de mouches, de moucherons & d'autres insectes, & bâtissent toujours dans les villes & les villages autour des maisons. Personne ne les moleste, car ils font plus de bien que de mal, & il est très-amusant de suivre leurs mœurs. Voyez avec quelle rapidité ils fendent l'air en poursuivant leur proie : dès l'aurore ils sont en mouvement, & badinent autour de votre fenêtre tandis que vous dormez. Tout le long du jour ils volent pour chercher leur nourriture & celle de leurs petits : aussitôt qu'ils ont pris une petite mouche, ils se précipitent dans le trou pour en nourrir leur couvée. Je veux vous dire un trait du soin qu'ils en prennent. Une paire de martinets avoit bâti son nid dans un vestibule ; il arriva qu'un de leurs

petits qui n'étoit pas encore en état de voler grimpa au-dessus du trou , tomba sur les carreaux & se tua. Ses parens voyant cet accident , allèrent chercher des brins de paille forte , & les fixèrent avec du limon , en guise de palissade , tout autour du trou , pour garantir leurs autres petits de la même chute que leur frère.

Combien ils étoient habiles ! s'écria William. Oui , dit le père , & je vous raconterai encore un trait qui montre bien leur sagacité & leur disposition à s'aider les uns les autres. Un insolent moineau , (& vous savez qu'ils sont d'impudens fripons) s'empara d'un nid de martinet pendant que le propriétaire étoit dehors ; lorsqu'il revint , le moineau mit sa tête au trou , & repoussa à coups de bec le martinet qui s'efforçoit de rentrer dans sa propre maison ; celui-ci , vivement blessé de cette injustice , mais ne se sentant pas assez fort pour se faire droit à lui-même , vola au loin , & rassembla un grand nombre de ses compagnons , qui tous vinrent avec un morceau

de terre au bec , & s'en servirent à murer le trou du nid ; ils enfermèrent ainsi le moineau dans une prison , où il périt misérablement faute d'air & de nourriture.

Il eut bien ce qu'il méritoit , dit William. Je puis encore vous entretenir de leur prévoyance , dit son père : en automne , lorsque le tems commence à devenir froid , les martinets & les autres hirondelles se rassemblent en grand nombre sur le toit des bâtimens élevés , & là ils se préparent à leur départ pour un pays plus chaud ; car , comme les insectes meurent ici en hiver , ils ne trouveroient plus de quoi se nourrir. Ils font plusieurs petites courses en troupe & de tous côtés , ils tournent & retournent pour essayer leurs forces ; puis , quand le tems est calme , ils partent ensemble pour un long voyage vers le midi , au travers des terres & des mers , à une très-grande distance de leur pays.

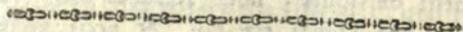
Mais comment peuvent-ils trouver leur chemin ? dit William.

Nous pensons , répondit son père ,

qu'ils sont guidés par l'instinct ; que Dieu fait naître chez eux le desir de voyager dans la saison convenable , & qu'il leur a donné aussi une impulsion vers la bonne route. Ces oiseaux suivent au travers des airs la direction du lieu où ils doivent aborder ; quelquefois cependant les orages & les vents contraires battent ces pauvres voyageurs , qui pour lors épuisés de fatigue tombent dans la mer , à moins qu'ils ne rencontrent quelques vaisseaux sur lesquels ils puissent se reposer. On croit que les hirondelles de ce pays vont jusqu'au milieu de l'Afrique pour y passer l'hiver ; on y trouve toute l'année la chaleur & des insectes. Au printems elles entreprennent de nouveau un grand voyage pour revenir dans le Nord : quelquefois , quand nous avons de bonne heure un beau tems , quelques-unes d'elles viennent trop tôt ; s'il y a des retours de gelée & de neige, les pauvres créatures périssent de faim & de froid ; delà le proverbe « une hirondelle ne fait pas le printems ; » mais quand elles vien-

nent en foule , nous sommes toujours sûrs que l'hiver est fini , & nous nous réjouissons de leur présence. Les martinets, dans ce voyage immense, retrouvent leur route pour arriver au même village , à la même maison où ils sont nés ; on s'en est assuré en en marquant quelques-uns. Ils réparent leurs vieux nids ou en bâtissent de nouveaux , & alors ils déposent leurs œufs & font éclore leurs petits. Intéressans oiseaux ! aussi j'espère, William , que jamais vous ne détruirez leurs nids ni ne déroberez leurs couvées. Ils viennent de si loin nous visiter ! ils habitent nos maisons avec tant de sécurité ! nous devons les recevoir avec bienveillance.





LE NAVIRE.

CHARLES Osborn reçut un jour de fête la visite d'un de ses compagnons d'école, qui venoit d'entrer comme mousse à bord d'un navire. Tom Hardy, c'est ainsi qu'il se nommoit, étoit un brave & honnête garçon, le favori de ses camarades, mais qui n'avoit jamais aimé les livres, & qui avoit quitté l'école sans savoir un mot de ce qu'il y devoit apprendre; ce qu'il y avoit de pire, c'est qu'il faisoit profession d'un souverain mépris pour toute espèce de savoir. A quoi pense votre père, dit-il à Charles, de vous tenir tristement à étudier des choses qui ne servent à rien dans le monde, & qui sont le fléau de ceux qui les apprennent? pourquoi n'entrez-vous pas comme moi au service de Sa Majesté? Cela mène à devenir gentilhomme; vous avez bien l'âge requis, & je sais que vous êtes un garçon d'esprit, un jeune homme à talents.

Ces propos firent quelque impression sur le jeune Osborn; il devint moins attentif aux leçons paternelles, moins empressé à rechercher les conversations instructives. Ce changement fit beaucoup de peine à son père; il jugea plus convenable de ne pas employer l'autorité, mais d'essayer de faire indirectement sur l'esprit de son fils une impression nouvelle, qui pût contrebalancer l'effet des suggestions de son camarade. Informé qu'un capitaine de ses amis étoit sur le point de mettre à la voile pour les grandes Indes, il alla avec son fils lui faire une visite d'adieu à bord du navire. On leur montra tout l'attirail du bâtiment, tous les préparatifs pour un long voyage; ils virent lever l'ancre, déployer les voiles, & prirent congé de leur ami au milieu des cris des matelots & de tout le mouvement du départ. Charles fut enchanté de cette scène, & en s'en retournant, il ne pouvoit ni parler, ni s'occuper d'autre chose; aussi fut-il facile à son père de tourner la conversation de la manière

suiuante. Après que Charles eut exprimé son admiration du beau spectacle d'un grand vaisseau complètement équipé & sous les voiles , je ne m'étonne pas , lui dit son père , de votre enthousiasme ; un grand navire est en effet la plus belle création du savoir humain , & le plus grand triomphe de l'art sur la nature inculte. Il y a près de deux mille ans que Jules César vint dans cette isle ; les Bretons n'avoient d'autres bâtimens qu'une sorte de canots grossièrement construits , recouverts en peau , & d'une dimension telle qu'un homme ou deux suffisoient pour les conduire. Cependant il y avoit moins de différence entre ces petits bâtimens & les plus grands vaisseaux de la flotte de César , qu'entre les vaisseaux de César & ceux de ce siècle. Nos sauvages ancêtres s'aventuroient seulement à voguer à la rame sur les rivières & le long des côtes , ou à traverser des petits bras de mer en tems calme ; & César lui-même auroit été allarmé d'être plusieurs jours hors de la

vue des côtes ; mais le vaisseau que nous venons de quitter doit se rendre au côté opposé du globe , & pourtant il rencontrera dans sa course les vents impétueux & les montagnes de vagues de l'immense Océan méridional ; il trouvera sa route pour le port auquel il est destiné , & cependant plusieurs semaines s'écouleront sans qu'il voie autre chose que le ciel & la mer. A présent , à quoi attribuez-vous cette prodigieuse différence entre le pouvoir des hommes d'une époque à une autre ? (Charles gardoit le silence) N'est-ce pas , lui dit son père , qu'il y a beaucoup plus de connoissances dans l'une que dans l'autre ? Certainement , dit Charles. Ne pensez-vous pas qu'il seroit aussi impossible à des ignorans , quelque grand que fût leur nombre , quelque soutenus que fussent leurs efforts , de construire & de gouverner un vaisseau pareil à celui que nous avons vu , que de voler au travers des airs ?

Charles. Je le crois ainsi.

Le Papa. Pour vous faire mieux sentir

cette vérité , cherchons combien d'arts & de professions sont nécessaires à cette entreprise. Vous pouvez commencer à les nommer , & si vous en oubliez , je vous relèverai. Quel est le premier de ces arts ?

Charles. Celui de constructeur de navire.

Le Papa. Précisément. Que fait ce constructeur ?

Charles. Il bâtit le vaisseau.

Le Papa. Comment s'y prend-il ?

Charles. Il réunit ensemble les planches & les solives.

Le Papa. Ne pensez-vous pas qu'il faut une grande habileté pour construire une masse aussi considérable dans la forme la mieux adaptée à sa destination ?

Charles. Oui , papa.

Le Papa. Vous avez ouï dire que certains navires portent mieux la voile , que d'autres soutiennent mieux la tempête , que quelques-uns portent de plus fortes charges , que d'autres tirent moins d'eau ; vous ne supposez pas que toutes ces dif-

férences soient abandonnées au hasard.

Charles. Non , sans doute.

Le Papa. Pour produire avec certitude ces divers effets , il faut avoir étudié à fond les proportions analogues , être en état de dresser sur une échelle exacte un plan géométrique , d'après lequel on bâtit le vaisseau. On a calculé avec le plus grand soin la résistance qu'éprouve un navire en faisant route sur l'eau , & les meilleurs moyens de vaincre cette résistance : on a calculé l'action du vent sur les voiles , & celle des voiles sur le vaisseau par l'intermédiaire des mâts : il faut posséder tout cela pour être un parfait constructeur de navire.

Charles. Mais je connois cependant quelques-uns de ces architectes , dont l'éducation n'a sûrement pas été assez soignée pour que leur intelligence ait atteint à de pareilles connoissances.

Le Papa. Cela est vrai ; aussi suivent-ils par routine les règles que d'autres ont mises sous leurs yeux. Mais comme ils ne travaillent que par imitation , ils ne

peuvent modifier ou améliorer leur pratique, selon que l'occasion le demanderoit. Ainsi, quoique les vaisseaux marchands ordinaires soient confiés à des constructeurs de cet ordre, pour les vaisseaux de guerre, & pour ceux qui sont destinés aux voyages de l'Inde, on emploie toujours des hommes éclairés. Cependant les Français donnent encore plus d'attention que nous à cette partie; aussi leurs vaisseaux sont-ils généralement meilleurs voiliers que les nôtres.

Charles. Mais est-il nécessaire qu'un capitaine de vaisseau connoisse toutes les règles de la construction ?

Le Papa. Pas absolument nécessaire; cependant il peut se présenter fréquemment des occasions où il lui seroit d'un grand avantage de pouvoir se former un avis, & donner des directions sur cet objet. Mais supposons le vaisseau construit, qu'est-ce qui vient ensuite ?

Charles. Je suppose que ce sont les agrès.

Le Papa. Fort bien. Qui emploie-t-on pour gréer un vaisseau ?

Charles. Les faiseurs de mâts, de cordes, de voiles, & je ne sais combien d'autres ouvriers.

Le Papa. Tous ces ouvriers exercent des arts purement mécaniques; mais pour porter ces arts au point où ils sont, il a fallu bien du génie dans l'invention des machines & des outils. Mais ne nous occupons pas de cet examen; supposons le vaisseau équipé.

Charles. Il faut le pourvoir d'armes & de poudre.

Le Papa. Arrêtez-vous là, & réfléchissez combien d'arts vous avez mis à contribution pour ce seul objet.

La poudre à canon est une des plus remarquables inventions des tems modernes; elle a donné une immense supériorité aux nations civilisées sur les nations barbares. Une frégate anglaise, environnée des canots de tous les sauvages du monde, les battroit facilement par le moyen de ses armes; & si Jules César revenoit une seconde fois avec sa flotte, une batterie de canons couleroit à fond

tous ses vaisseaux, & mettroit toutes ses légions à la nage. Mais la fabrication de la poudre & la fonderie des canons sont des arts qui demandent une connoissance approfondie de la chimie.

Charles. Qu'est-ce que la chimie ?

Le Papa. La chimie est l'étude de toutes les propriétés des métaux, des minéraux, des sels, des souffres, des huiles, des gommes, de l'action du feu & de l'eau sur toutes ces substances, & des effets de la combinaison de ces diverses substances. La poudre à canon est une composition de trois ingrédients seulement, le salpêtre ou nitre, le soufre & le charbon. Qui auroit imaginé que le mélange de trois choses aussi simples pût produire des effets aussi merveilleux !

Charles. Cependant la poudre à canon n'a-t-elle pas été découverte par hasard ?

Le Papa. Oui, mais c'étoit par un chimiste qui faisoit des expériences. Différens essais l'ont ensuite portée à sa perfection.

Charles. Un capitaine doit-il savoir comment se fait la poudre à canon ?

Le Papa. Cette connoissance ne lui est pas nécessaire, quoiqu'elle puisse souvent lui être utile; mais il faut absolument qu'il sache comment on l'emploie. La science du génie & des fortifications est fondée entièrement sur des principes de mathématique; c'est par eux qu'on a calculé la direction d'une balle au travers de l'air, la distance que cette balle peut atteindre, la force avec laquelle elle peut frapper. Tous les ingénieurs doivent donc être bons mathématiciens.

Charles. Mais j'ai souvent ouï parler de canoniers qui n'en savent pas plus que le commun des hommes.

Le Papa. Le plus souvent, il est vrai, on exerce cette profession, comme bien d'autres, par pure routine, & une personne sans éducation peut acquérir la faculté de tirer un canon comme de se servir de toute autre arme; mais c'est seulement dans les cas ordinaires, & il faut beaucoup plus de capacité pour diriger les batteries. Hé bien, à présent, supposez votre vaisseau & son équipage

prêts à mettre en mer , le vent est bon ; comment pensez - vous naviguer ?

Charles. J'étendrai les voiles , & je conduirai à l'aide du gouvernail.

Le Papa. Mais comment trouverez-vous votre route pour le port où vous vous proposez d'arriver ?

Charles. Je ne puis le dire.

Le Papa. Ni peut - être le comprendre parfaitement ; mais je puis vous en dire assez sur les moyens de se diriger , pour vous convaincre qu'ils demandent beaucoup de connoissances & d'études préalables. Dans les premiers tems , quand un vaisseau partoit , on le gouvernoit , le jour , d'après l'observation du soleil , & la nuit d'après celle de la lune & des étoiles. Le soleil , vous le savez , se lève à l'Est , & se couche à l'Ouest , & à midi , dans cette partie du monde , il est exactement à notre Sud. C'est pourquoi ces points doivent être trouvés quand le soleil est visible. La lune & les étoiles changent , il est vrai , de place dans les cieux , mais ces variations

peuvent être déterminées par d'exactes observations. D'ailleurs , il y a une étoile qui pointe toujours au Nord , & qu'on nomme en conséquence l'étoile polaire ; elle étoit jadis d'une grande ressource dans la navigation : aussi les poètes ont-ils souvent employé le mot d'étoile polaire pour désigner un guide sûr. Vous vous rappellerez sans doute le morceau de l'Odyssée d'Homère , qui nous peint Ulysse partant de l'isle de Calypso , & réglant sa route sur les étoiles.

Charles. Je crois que je me rappelle ces vers de la traduction de Pope.

« Il place le gouvernail d'après l'indication qu'il lit dans les cieux ; il ne
 » laisse point fermer ses yeux par le sommeil , il veille toute la nuit. Là il voit
 » les pleïades & l'attelage du Nord , les feux étincelans du grand Orion , voisins
 » de l'axe du ciel ; l'Ours pointant ses yeux dorés qui brillent au haut de sa
 » route éthérée , & cachant son front enflammé derrière le sommet du grand
 » mât. »

Le Papa. Très-bien ! ces vers sont beaux. Vous voyez qu'il y a bien longtemps que les navigateurs ont jugé nécessaire d'étudier l'astronomie ; mais comme il arrivoit fréquemment , sur-tout dans la saison des orages , qu'on ne pouvoit appercevoir les étoiles , il étoit très-dangereux d'entreprendre de longs voyages. Enfin il y a près de cinq cens ans qu'on découvrit , dans un minéral appelé l'aimant , une propriété qui applanit les difficultés de la navigation , c'étoit sa polarité , ou sa constante disposition à pointer toujours vers les poles nord & sud. Cette disposition peut se communiquer à toute pièce de fer : ainsi une aiguille frottée d'une certaine manière avec un aimant , & placée en équilibre sur son centre afin de tourner librement , pointera toujours vers le nord. D'après cela , avec un instrument appelé boussole , qui renferme une de ces aiguilles , & une carte sur laquelle tous les points Nord , Sud , Est , Ouest & leurs divisions seront marquées , on peut conduire

conduire un vaisseau dans toutes les parties du globe.

Charles. Rien de plus facile en effet.

Le Papa. Pas si facile. Souvent , dans un long voyage , des vents de traverse ou des vents contraires poussent tellement un vaisseau hors de sa ligne de direction , que , sans les calculs les plus exacts , soit de la route qu'il a faite en droite ligne , soit de ses déviations , les marins ne peuvent savoir ni où ils sont , ni sur quel point se diriger. Il est aussi fréquemment nécessaire de prendre hauteur , comme ils l'appellent , c'est-à-dire , d'observer avec un instrument la place du ciel où le soleil se trouve à midi. Par le moyen de cette observation , ils déterminent la latitude où ils sont. D'autres observations leur donnent la longitude. Je vous montrerai sur le globe ce que cela signifie , c'est assez à présent de vous dire qu'à l'aide de ces deux moyens réunis , ils peuvent en tout tems se rendre raison de la place où ils se trouvent ; alors , en consultant la carte & en

usant de leur compas , ils peuvent gouverner directement vers le lieu de leur destination. Mais tout cela demande une grande connoissance de l'astronomie , & l'usage des globes, des mathématiques & de l'arithmétique ; & vous devez comprendre qu'on ne l'acquiert pas sans beaucoup d'étude. On a inventé un très-grand nombre d'instrumens curieux pour faciliter les observations ; aussi, de toutes les inventions des hommes , la navigation est peut-être celle dont le perfectionnement a exigé le plus d'art & de science ; & une nation ne peut y exceller qu'autant qu'elle est savante & civilisée.

Charles. Mais comment fera Tom Hardy ? car je suis très-sûr qu'il n'a pas la moindre teinture de ces connoissances.

Le Papa. Il faut qu'il les étudie , s'il veut parvenir à quelque chose dans sa profession , sinon il pourra bien se mettre à la tête des presseurs ou mener un bateau , mais il ne sera jamais capable

de commander un vaisseau de guerre ni même un simple vaisseau marchand.

Charles. Cependant il n'a pas besoin d'apprendre le latin & le grec ?

Le Papa. Je ne puis pas vous dire qu'un marin ait occasion de faire usage de ces deux langues ; mais la connoissance du latin facilite beaucoup l'étude des langues modernes , & vous ne pensez pas , j'espère , que celles-ci soient inutiles à un homme de mer.

Charles. Je ne sais pas si elles lui sont d'une grande importance.

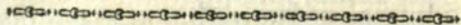
Le Papa. Comment ! Et croyez-vous que celui qui est appelé à visiter la plupart des pays de l'Europe , & leurs établissemens dans les deux mondes , pourra toujours converser dans sa propre langue ? Si la connoissance des langues ne lui est pas utile , je ne sais pas à qui elle doit l'être ; il ne peut pas réussir dans sa profession sans en connoître quelques-unes , & le plus sera le mieux.

Charles. Pauvre Tom ! Alors je me

doute qu'il n'a pas choisi aussi bien qu'il le croit.

Le Papa. Je m'en doute aussi.

Ainsi finit la conversation. Ils arrivèrent à la maison, & Charles ne manqua pas de desirer que son père lui montrât sur le globe les longitudes & les latitudes.



Les choses par leurs noms.

Charles. Papa, vous devenez très-paresseux : l'hiver dernier vous nous racontiez des histoires, cette année vous ne nous en faites point ; nous voici tous autour du feu prêts à vous écouter ; je vous prie donc, cher papa, que nous en ayons une jolie.

Le père. De tout mon cœur, mais de quelle espèce ?

Charles. Un meurtre sanguinaire, papa !

Le père. Un meurtre sanguinaire ! hé, bien volontiers : il y avoit une fois un nombre d'hommes réunis tous habillés de même. . . .

Charles. Avec des crêpes noirs sur leur face ?

Le père. Non, ils avoient des bonnets d'acier : après avoir traversé une triste bruyère, tourné avec précipitation les bords d'une sombre forêt. . . .

Charles. Ils avoient, je gage, une mauvaise physionomie.

Le père. Point du tout ; au contraire, ils étoient grands & d'aussi bonne mine que la plupart des hommes que j'aye vu ; laissant à droite une vieille tour ruinée au pied de la montagne. . . .

Charles. A minuit sonnait : n'est-ce pas, mon papa ?

Le père. Non pas ; c'étoit dans une belle matinée d'été ; ils marchaient en avant, l'un derrière l'autre.

Charles. Dans un silence de mort ; rampant le long des haies.

Le père. Au contraire, ils se tenoient remarquablement droits ; &, loin de chercher le silence, ils faisoient un grand bruit avec plusieurs sortes d'instrumens.

Charles. Mais , papa , ils pouvoient être découverts immédiatement.

Le père. Ils ne paroissent pas vouloir se cacher ; au contraire , ils se glorifioient de ce qu'ils alloient faire ; ils marchent en avant , comme je vous ai dit , au travers d'une grande plaine où étoit situé un très-joli village auquel ils mirent le feu.

Charles. Mettre le feu à un village ! les misérables ! les scélérats !

Le père. Et pendant que le village brûloit , ils tuèrent vingt mille hommes.

Charles. Oh fi , papa ! vous n'imaginez pas que je croye une chose pareille ; je pensois jusqu'ici que vous nous faisiez une histoire du genre de celles que vous nous avez faites souvent ; mais pour cette fois vous ne m'attraperez pas , je suppose que ces malheureux qu'on massacroit étoient couchés en silence & se laissoient couper la gorge.

Le père. Non vraiment , ils résistèrent aussi long-tems qu'ils le purent.

Charles. Comment , je vous prie , ces

hommes tuèrent vingt mille personnes ?

Le père. Pourquoi non ? les meurtriers étoient trente mille.

Charles. O ! à présent j'y suis , je comprends , vous parlez d'une bataille.

Le père. Cela est vrai , je ne connois point de meurtre à beaucoup près aussi sanguinaire.



 VI. SOIRÉE.

LES TRANSMIGRATIONS

D'INDUR.

AU tems où les fées & les génies possédoient ces pouvoirs qu'ils ont perdus à présent, Indur vivoit dans le pays des Brachmanes; il se faisoit remarquer non-seulement par sa bienveillance & son humanité envers toutes les créatures vivantes, vertus qui sont si fort en honneur parmi ces peuples, mais encore par une ardente passion de pénétrer les secrets de la nature, & de connoître l'instinct & les mœurs des divers animaux. Sans cesse occupé de ces recherches, il passoit fréquemment les nuits entre des rocs solitaires, ou au fond des épaisses forêts; là, abrité sous l'escarpement d'une colline, ou placé sur un arbre élevé, il veilloit,

il étoit les actions de tous les animaux qui cherchent leur proie dans la nuit, & restoit à la même place jusqu'à la pointe du jour, pour observer ces familles de créatures qui se retirent alors dans leurs antres, & celles qui sortent de leurs demeures pour jouir des premiers rayons du soleil. Dans ces occasions, s'il voyoit lieu à exercer sa bienveillance envers les animaux en détresse, il n'y manquoit jamais. Souvent il verroit au secours des petits oiseaux poursuivis par l'impitoyable faucon, & sauvoit l'agneau & le chevreau de la gueule du loup, ou des griffes du linx. Un jour qu'il étoit placé sur un arbre dans une forêt, un aimable petit singe, sautant de branches en branches, manqua son point d'appui & tomba d'une grande hauteur sur la terre; il y restoit étendu & sans mouvement, un gros serpent s'avançoit pour faire sa proie de la pauvre petite créature sans défense: à cet aspect, Indur descend sans hésiter de son poste, prend le singe dans ses bras, court à un autre arbre & le pose

doucement sur une branche ; au même instant le serpent furieux le poursuit , le surprend avant qu'il puisse regagner son poste , & le mord à la jambe. Elle s'enfle , & bientôt les effets du venin sont visibles sur tout le corps d'Indur ; il pâlit , tombe en foiblesse sur la terre , & ne doute plus de toucher à ses derniers momens. Mais quelle fut sa surprise d'entendre une voix humaine qui partoit de l'arbre où il avoit placé le singe ; il regarde , & voit sur la même branche une belle femme qui lui adresse ces mots : Indur , je suis vraiment affligée que ta bonté pour moi soit la cause de ta mort ; reconnois sous la forme du pauvre singe la puissante fée Pérésinde , à laquelle tu viens de donner un secours si généreux. Obligée de passer chaque année un certain nombre de jours sous la forme d'un animal , j'avois choisi celle-ci ; & quoique je sois immortelle , la morsure du serpent m'auroit fait souffrir une cruelle agonie , si ton humanité ne m'en avoit préservée ; il n'est pas en mon pouvoir de prévenir

le fatal effet du poison ; mais je puis exaucer le souhait qu'il t'est permis de former pour ton existence future. Parle avant qu'il soit trop tard , & mets-moi bientôt à portée de te prouver ma reconnaissance. Grande Pérésinde , reprit Indur , puisque vous daignez récompenser si généreusement le service que je vous ai rendu , voici la requête que je vous adresse. Que dans toutes mes transmigrations , je puisse conserver une ame raisonnable avec le souvenir de mes aventures ; que , lorsque la mort me privera d'un corps , je puisse à l'instant en animer un autre , & que je n'aye point à passer au travers de l'état de foiblesse & d'inutilité de l'enfance ; mais que je trouve ce corps dans la plénitude de ses facultés & de ses forces. Ton souhait s'accomplira , répondit la fée ; & en même-tems elle détache une petite branche de l'arbre , souffle dessus , la jette à Indur , & lui commande de la serrer dans sa main. Il le fit & il expira.

A l'instant il se trouva dans une verte

vallée, au bord d'un clair ruisseau, paisant parmi un troupeau d'antélopes. Il admire sa forme élégante, sa peau lisse, ses cornes polies en spirale; il boit avec délices de cette eau fraîche, broute une herbe succulente & se joue avec ses compagnes : mais un ennemi s'approche & l'allarme se donne; toutes se mettent à courir avec la rapidité du vent dans les plaines du voisinage, & sont bientôt hors d'atteinte & de péril. Indur étoit enchanté de l'aisance & de la promptitude de ses mouvemens, il se jouoit en respirant l'air subtil, il bondissoit au foin, & daignoit à peine toucher la terre de ses pieds. Cette vie douce duroit depuis quelque tems, lorsqu'un matin le troupeau fut allarmé par le bruit des trompettes, des tambours, & des instrumens qui se faisoient entendre de tous côtés; elles tressaillent, courent à droite, courent à gauche, mais sont continuellement chassées par derrière; la foule qui les enveloppoit ressembloit à une armée; c'étoit le roi du pays & tous ses nobles

rassemblés pour une chasse solennelle, à la manière des peuples orientaux. Voilà le cercle qui commence à se resserrer, & une foule d'animaux divers, tous presque également épouvantés, se pressent ensemble dans le centre, ne sachant comment se dégager des dangers qui s'avançoient de toutes parts : les chasseurs s'étoient assez approchés pour atteindre le gibier avec leurs flèches; le prince & ses seigneurs tiroient à chaque instant, les morts & les blessés étoient en nombre prodigieux : Indur & ses compagnes survivantes, ne voyant point d'autre moyen d'échapper, se décident à faire une pointe hardie au travers de la partie de l'enceinte la plus foiblement gardée; quelques-unes périssent dans cette entreprise, d'autres s'en tirèrent en sautant par-dessus la tête des chasseurs, & Indur fut du nombre. Mais pendant qu'il étoit dans la plaine, s'ébattant & se jouissant de sa bonne fortune, un ennemi plus léger que lui-même le surprit : c'étoit un faucon, qui lâché par un des chasseurs,

s'élançoit comme l'éclair à la poursuite des fugitifs, & fondit sur Indur ; cramponné sur sa tête, il la frappoit de ses ailes, & lui déchiroit les yeux de son bec. La malheureuse antélope atterrée & aveuglée ne connut point son chemin, & , au lieu d'aller droit en avant, tourna & revint une seconde fois vers les chasseurs ; un d'eux saisit un javelot, court sur elle, & la perce dans le flanc : elle tombe, & bientôt des coups redoublés ont achevé de lui ôter la vie.

Après que son agonie fut terminée, Indur fut également surpris & charmé de se trouver plânant dans le haut des airs & appartenant à un vol d'oies sauvages. C'étoit la saison de l'émigration annuelle de ces oiseaux pour les régions du Nord ; ils alloient y faire leur ponte. Avec quelles délices il voloit en avant, au travers des immenses plaines de l'air, mesurant au - dessous de lui l'étendue de la terre par - tout variée de plaines & de montagnes, parsemée de rivières, de lacs & de bois. A l'approche de la nuit

les oies descendoient sur la terre, & se nourrissoient de bled vert ou d'herbes : à la pointe du jour elles prenoient de nouveau leur vol, rangées en corps régulier, un conducteur expérimenté à leur tête. Elles continuèrent leur voyage de cette manière pendant quelques jours, passant sur des pays habités par différentes nations. Enfin elles arrivèrent à la partie la plus reculée de la Laponie, où elles s'établirent dans un grand lac marécageux, rempli de nombreuses isles de roseaux, & environné de tous côtés par de sombres forêts de bouleaux & de pins. Là, dans une parfaite sécurité sur les attaques des hommes & des animaux, ces oiseaux suivirent à la grande affaire de la ponte, pourvoyant à leurs petits & vivant dans l'abondance aux dépens des insectes & des reptiles aquatiques qui foisonnoient dans cette place abritée. Indur exerçoit avec un grand plaisir ses diverses facultés, il nageoit, plongeoit, voloit, naviguoit autour des isles, pénétrait dans chaque baie, & visitoit les

plus profondes retraites des bois. Il contemploit avec étonnement le soleil, qui, au lieu de se lever & de se coucher, décrivait un cercle complet dans les cieus, & égayoit la terre d'un jour perpétuel; partout il rencontroit d'innombrables familles d'oiseaux analogues, mais divers en grandeur, en plumage & en voix: tous passant leur tems de la même manière, & riches des mêmes moyens de se nourrir & d'assurer leur retraite & celle de leurs petits. Le lac entier étoit couvert de volées de pêcheurs, de chasseurs, & retentissoit de leurs cris; tandis que les isles étoient pleines de leurs nids, & que de nouvelles couvées étoient continuellement lancées sur la surface des eaux. Un jour que la curiosité avoit conduit Indur loin de ses compagnons, dans un bois qui bordoit le lac, il faillit payer cher sa négligence, car un renard qui étoit en embuscade parmi les buissons, se jeta sur lui; & ce ne fut qu'avec une peine infinie & par un mouvement très-violent qu'il réussit à s'en débarrasser, en-

core y laissa-t-il quelques plumes. L'été tirant à sa fin, la nombreuse réunion d'oiseaux aquatiques commença à diminuer; journellement, de grandes compagnies décampoient & prenoient la route du sud, pour passer l'hiver dans des climats où les eaux ne sont jamais assez glacées pour devenir inhabitables à la race emplumée. Les oies sauvages, auxquelles Indur appartenoit, entreprirent avec leurs petits un long voyage à travers la Suède, la mer Baltique, la Pologne, la Turquie & l'Asie mineure; elles le terminèrent enfin dans ces plaines déjà connues au tems d'Homère pour le lieu de leur rendez-vous; car ce poète nous a décrit, dans quelques beaux vers, les mœurs & les procédés de diverses familles d'oiseaux aquatiques qui visitoient cette contrée favorite. Là, ces oies eurent bientôt réparé les fatigues de la route, & jouirent de ce délicieux climat jusqu'à l'hiver: quoique cette saison y fut extrêmement douce, elle diminuoit beaucoup leurs moyens de subsistance; ces oiseaux furent obligés à quelques excursions dans

les terres du voisinage. Ils avoient commis de grands dégats sur un champ où blé ; le propriétaire étendit un filet où Indur & plusieurs de ses compagnons eurent le malheur de se laisser prendre : on ne leur fit point de miséricorde, & ils eurent le col tordu l'un après l'autre.

Indur ne sentit point d'abord le nouveau changement qu'il éprouvoit ; son ame vint habiter le corps d'un loir qui dormoit profondément dans son creux au pied d'un arbrisseau. Comme il étoit dans un pays où les hivers sont rudes, il ne s'éveilla pas de quelques semaines. Un dégel survenant, le soleil commença à réchauffer la terre ; alors il se déroula de lui-même, s'étendit, ouvrit les yeux, & ne sachant point où il étoit, il réveilla une compagne qu'il trouva à ses côtés : quand celle-ci fut passablement réveillée, & que tous deux eurent commencé à sentir la faim, elle le mena dans un magasin de glands & de noix, où ils firent un repas restaurant ; puis bientôt après ils retombèrent dans le sommeil. Cet assou-

issement ayant duré quelques jours, ils s'éveillèrent une seconde fois, & après avoir mangé, ils s'aventurèrent à ramper jusqu'à l'ouverture de leur creux, où, écartant quelques brins d'herbes & de feuilles sèches, ils respirèrent un peu le grand air. Après avoir fait un tour ou deux au soleil, ils se sentirent transis, & rentrèrent de nouveau, fermant la porte après eux. Le froid de l'hiver étant revenu, ils retombèrent encore dans un long sommeil, qui dura jusqu'au moment où le printems parut dans sa beauté : alors ils se réveillèrent tout de bon, & firent des excursions journalières au-dehors. Leurs provisions d'hiver étant épuisées, ils furent pour quelque tems réduits à l'étroit nécessaire, & obligés de creuser la terre pour y trouver des racines & des truffes. Leur chère s'améliora bientôt par les produits de la saison ; ils firent un nid dans le creux du tronc d'un arbre, & y établirent leur jeune famille ; jamais ils ne rodèrent loin de leur gîte, ni ne montèrent sur les hautes branches de l'ar-

bre , mais ils passaient une grande partie de leur tems à dormir , même au milieu de l'été. Quand l'automne vint , leur grande affaire fut de recueillir les noix , les glands & les autres fruits secs qui tomboient des arbres , & de les placer dans leur magasin de vivres sous la terre. Un jour que Indur étoit fortement occupé de ce travail , à quelque distance de sa demeure , il fut saisi par un chat sauvage , qui , après l'avoir tourmenté quelque tems , lui donna un coup de griffe qui termina bientôt sa carrière.

Du corps de l'un des plus petits & des plus foibles animaux , Indur passe à l'instant dans celui d'un majestueux éléphant , au milieu d'une des belles forêts de l'isle de Ceylan. Enorgueilli de ce merveilleux avancement dans l'échelle de la création , il marchoit fièrement avec le sentiment de sa dignité , promenoit ses regards avec une agréable surprise , tantôt sur sa propre figure ou sur celle de ses compagnes , tantôt sur les riches scènes des bois toujours verts qui par-

fumoient l'air de leurs épices odorantes , & portoient leurs têtes élevées jusqu'aux nues. Là , ne craignant point d'hostilités , & ne voulant point en commettre , ces gigantesques animaux rodoient au loin , se nourrissant de branches vertes qu'ils arrachotent avec leur trompe , se baignant dans les profondes rivières durant la chaleur du jour , & se reposant pendant la nuit dans l'épaisseur des forêts , penchés & appuyés contre les troncs des arbres les plus massifs.

Il s'écoula un long tems avant qu'Indur eut aucune aventure qui put ébranler sa sécurité ; mais un jour , ayant pénétré dans un halier fort épais , il aperçut , caché sous le feuillage , un tigre dont les yeux hagards étinceloient de rage & de fureur. Quoique cet animal fût un des plus grands de son espèce , sa taille étoit peu de chose comparée à la masse d'un éléphant , dont un pied seul paroissoit suffisant pour l'écraser ; cependant la férocité & la cruauté de ses regards , sa colère & le grincement de ses dents

frappèrent Indur de quelque terreur : il n'avoit que bien peu de tems pour la réflexion, car ayant avancé d'un pas, le tigre s'élançe en rugissant sur lui & s'efforce de se saisir de sa trompe élevée. Indur fut assez adroit pour le recevoir sur une de ses défenses, & déployant toutes ses forces, il le jeta à une assez grande distance. Le tigre fut d'abord étonné de sa chute, mais se remettant bientôt, il recommença l'assaut avec un redoublement de furie. Indur le reçut de même & le jeta au loin une seconde & même une troisième fois. Enfin, le tigre froissé & découragé regagne en bondissant le fort du bois, & Indur vient rejoindre ses compagnons ; mais il ne laissoit pas d'être ému & fort harassé ; sa taille & ses forces, qui lui inspiroient une si juste confiance, n'avoient pas empêché qu'il ne souffrît beaucoup dans ce périlleux combat. Bientôt après il se réunit au reste de ses compagnons pour une expédition hors des limites de la forêt. Ils fourragèrent quelques champs de

mais, & firent de grands dégats, devant une partie des plantes, & foulant aux pieds presque tout le reste. Alors les habitans prirent l'allarme, s'assemblèrent en grand nombre, & repoussèrent les éléphans dans les bois. Non contents de les avoir chassés, ils résolurent de leur faire payer leur malice par la capture de quelques prisonniers. Dans ce dessein ils formèrent un enclos dans un vaste espace parsemé d'arbres ; les intervalles des arbres qui se trouvoient dans le circuit étoient fermés par de forts poteaux, solidement plantés en terre & fortement liés entr'eux ; l'enclos se resserroit en entonnoir, & se terminoit en un passage qui ne pouvoit admettre qu'un éléphant à la fois ; ce passage étoit divisé par plusieurs fortes barres placées en travers, qui pouvoient se lever & se baisser à volonté, & qui, quand elles étoient baissées, le partageoient en plusieurs cases. Ces préparatifs faits, les insulaires lâchèrent quelques femelles apprivoisées & dressées au manège de cette

chasse ; elles s'approchèrent du troupeau d'éléphans sauvages pour engager les mâles à les suivre dans l'enclos. Indur fut un des premiers qui donna dans le piège , & , suivi de quelques autres compagnons inconsiderés , il s'avança dans la partie la plus étroite de l'enclos , jusques à l'entrée du passage , où ils s'arrêtèrent quelque tems , hésitant s'ils devoient aller plus loin ; mais les femelles les précédant & poussant des cris d'amour , ils s'avancèrent & les suivirent. Quand un certain nombre se fut enfilé dans le passage , les hommes apostés baissèrent les barres , & les éléphans se trouvèrent pris comme dans une trappe. Dès qu'ils eurent le sentiment de leur situation , ils tombèrent dans des accès de rage , & firent les plus grands efforts pour s'échapper ; mais les chasseurs les enlacèrent avec des nœuds coulans , les lièrent avec de fortes cordes ou des chaînes aux poteaux qui bordoient ce passage , & les gardèrent dans cet état , sans leur donner de nourriture , ni leur permettre

permettre de dormir pendant trois jours. Au bout de ce tems , les éléphans épuisés de faim & de fatigue donnèrent des signes suffisans de soumission. On les sortit alors un à un , puis on les lia deux à deux , des cavaliers montèrent sur leur dos & les emmenèrent ainsi prisonniers chacun dans une étable séparée , où , en les soumettant à une discipline convenable , on acheva de les apprivoiser. Peu de tems après Indur fut embarqué avec cinq autres pour le continent de l'Inde , & vendu à un prince du pays. On le dressa à tous les services auxquels on emploie un éléphant , à porter les personnes sur son dos dans une espèce de tente ou de litière , à tirer des navires & traîner des canons & autres grands fardeaux , à s'agenouiller & se lever au commandement de son maître , à se plier aux mouvemens , aux attitudes qu'on pouvoit exiger de lui. Il vécut long-tems de cette manière , on le nourrissoit bien , on le caressoit beaucoup , & souvent , dans les jours de cérémonie , couvert

de magnifiques harnois, il contribuoit à la pompe de la royauté orientale. Mais la guerre survint, & Indur figura sur une scène différente. Après quelques leçons assorties à sa nouvelle destination, il partit pour le camp avec un grand nombre de ses camarades, portant sur son dos une petite tour de bois, dans laquelle étoient quelques soldats, & une petite pièce de campagne. Les armées sont en présence & le combat s'engage; Indur & ses camarades furent poussés en avant par leurs conducteurs, malgré l'étonnement où les jetoit une scène aussi contraire à leur naturel & à leurs mœurs. Bientôt tout fut enveloppé dans le feu & la fumée; les éléphants en avançant pousoient les ennemis qui étoient devant eux; mais ils furent arrêtés dans leur carrière par une batterie de canons, qui joua furieusement sur eux; leur vaste corps présentoit une large butte aux boulets, qui frappoient les uns & étonnoient les autres. Indur reçut un de ces boulets sur une de ses défenses, qui en fut brisée; cet

accident le jeta dans une telle épouvante, que tournant sur lui-même, il s'emporta dans la plaine, & tomba sur un corps d'infanterie de sa propre armée, perça les rangs, les foula aux pieds, & les remplit de terreur & de confusion. Son conducteur ne pouvant se faire obéir, & ne le trouvant plus dangereux que pour les siens, lui appliqua sur la nuque du col l'instrument aigu qu'il portoit; il l'enfonça à tour de bras jusques dans la moëlle épinière, arrêta ainsi le malheureux éléphant, & le fit tomber sans mouvement sur le champ de bataille.

Dans la nouvelle scène de son existence, Indur, à sa grande surprise, trouva son énorme stature prodigieusement agrandie; car il étoit devenu une baleine de la plus grande espèce, roulant au sein des mers du Nord. Quand il s'élançoit vers la surface, le fouet de sa queue formoit un gouffre dans sa profondeur. Quand il ouvroit son immense gueule, il aspiroit un déluge de saumure, qu'il vomissoit bientôt après en un jet

impétueux , qui s'élevoit dans les airs avec le bruit d'une cataracte. Tous les autres habitans de l'Océan sembloient nuls auprès de lui.

Il avaloit , presque sans le savoir , des multitudes innombrables de petits poissons , & les plus gros fuyoient avec la plus grande célérité à son approche. Il se disoit donc à lui-même , quel seroit le méchant qui pourroit me dresser des embuches ? je ne serai certainement molesté par aucun animal ; car quel est l'être créé qui oseroit se prendre à moi , & mesurer ses forces avec les miennes ? Comme il disoit cela , il vit un poisson qui n'avoit pas le quart de la longueur d'une baleine ; mais qui étoit armé d'un terrible rang de dents ; c'étoit un grampus , qui s'élançe vers lui , se cramponne à son corps , & enfonce sa grande dent dans les chairs. Indur rugit avec douleur , il fouette la mer , & la met toute en écume autour de lui ; mais il ne peut ni se saisir , ni se secouer de son cruel ennemi ; il se roule plusieurs fois , se lève , se couche , déploie tou-

tes ses forces tant vantées ; mais en vain. A la fin le Grampus lache prise , & laisse Indur très-mortifié de l'aventure. Celui-ci cependant l'oublia bientôt , & reprit plaisir à sa nouvelle situation ; rugissant au-travers des espaces immenses de l'Océan , tantôt plongeant dans les fonds , tantôt s'élançant à la surface , & se jouant en lourdes gambades avec les colosses de son espèce. Ayant choisi une compagne , il prit sa route avec elle vers le Sud , & au temps fixé par la nature il en eut deux petits , dont il devint extrêmement passionné. Quand la saison de l'été fut venue , il s'élevoit plus fréquemment à la surface des eaux , & pour se chauffer aux rayons du soleil , il flot toit immobile , tenant une grande partie de son énorme corps au-dessus des vagues. Il étoit un jour profondément endormi dans cette situation , lorsque tout-à-coup il fut réveillé par un instrument aigu qui pénéroit fort avant dans son dos. Il part avec la vitesse de l'éclair , & sent l'arme encore fichée dans ses

chairs ; il plonge dans les retraites les plus profondes , & y demeure jusqu'à-ce que le manque d'air l'oblige à remonter à la surface ; à cet instant on lui lance un autre harpon , le fer aigu l'atteint , & le fait fuir une seconde fois loin de son invisible ennemi ; mais , après une courte absence , il est contraint de s'élever de nouveau , très-affoibli par la perte de son sang , qui ruisselant comme un torrent , teignoit les eaux environnantes. Il reçut une troisième blessure qui le fit bientôt monter presque sans vie à la surface de la mer ; on tira la ligne de corde attachée au premier harpon , le monstrueux animal fut amené sans résistance à bord d'un navire , où , après l'avoir achevé , on le dépeça par morceaux.

L'ame de ce corps immense passa dans un logement beaucoup plus étroit , car Indur alla animer une abeille , qui , avec un essaim de ses jeunes compagnes , rôdoit à la recherche d'un nouvel établissement. Leurs parens les avoient

éconduites hors de la ruche mère , qui ne pouvoit plus les contenir. Après une excursion vagabonde , la reine qui dirigeoit leurs mouvemens , s'établit sur la branche d'un grand arbre : toutes se serrèrent à l'instant autour d'elle , & formèrent une grande pelote noire qui pendoit dessous la branche. Un homme , à l'aide d'une échelle , monta sur l'arbre , portant une ruche dans laquelle il les balaya ; quand elles furent tranquillement établies dans leur nouvelle habitation , on les plaça à côté de quelques colonies de leur espèce , dans un jardin , où elles étoient à portée de commencer leurs travaux. Chaque matin , lorsqu'il faisoit beau , dès le lever du soleil , la plus grande partie sortoit & parcouroit l'enclos & les champs voisins , à la quête des fleurs odoriférantes & fraîchement écloses : elles ramassèrent d'abord une certaine quantité de matière gluante , dont elles tapissèrent leur maison ; puis elles portèrent de la cire , & commencèrent à bâtir leurs cellules avec la plus grande régularité , quoi-

que ce fut le premier essai, & qu'elles n'eussent jamais reçu de leçons. Aussitôt que les cellules furent construites, elles en remplirent quelques-unes de miel liquide, composé du nectar des fleurs, puis elles les scélèrent avec un mince couvercle de cire. Dans d'autres cellules, la reine abeille déposéit ses œufs, afin de préparer une nouvelle progéniture pour l'année suivante. Rien de plus agréable dans un jour de brillant soleil que le spectacle de ces insectes ailés, dont les uns sortent continuellement pour leur ouvrage, pendant que d'autres arrivent sans discontinuité à l'ouverture de la ruche, soit avec des pelotons de cire jaune sous leur cuisse, soit remplis de miel qu'ils ont sucé avec leur trompe pour le faire jaillir dans les cellules des rayons qui lui sont destinés. Indur se complaisoit dans cette vie utile & active; il étoit toujours dès l'aurore un des premiers dehors, & dans la soirée un des derniers à rentrer. Dans les jours de pluie & de brouillards on restoit à la maison, où

l'on s'occupoit à finir les cellules, & à tous les ouvrages nécessaires dans l'intérieur. Indur, quoique doué de la raison humaine, ne pouvoit qu'admirer la promptitude avec laquelle lui & ses concitoyens, guidés par le seul instinct, formoient des plans d'ouvrage, & les exécutoient d'une manière parfaitement correspondante à leur destination. La fin de l'automne approchoit, & les abeilles avoient rempli leurs rayons de miel; n'ayant plus affaire au-dehors, elles restèrent dans l'intérieur, passant la plus grande partie de leur tems à dormir, mangeant quelque peu de leurs provisions; mais avec une frugalité remarquable: tous les repas se faisoient en public, aucune abeille n'eût osé disposer pour elle-même du trésor commun. Le propriétaire du rucher vint, il prit les ruches une à une dans sa main pour juger au poids si elles étoient pleines de miel ou non; celle qu'habitoit Indur fut trouvée une des plus pesantes, & il fut résolu d'en prendre le contenu:

à cet effet, pendant une nuit froide, tandis que les abeilles étoient bien endormies, on plaça la ruche sur un creux fait en terre, dans le fond duquel on introduisit des mèches de souffre allumées; la fumée s'éleva dans la ruche, suffoqua la plupart des abeilles, & étourdit le reste; elles tombèrent toutes dans la fosse, & Indur fut du nombre des morts.

Il revint à la vie sous la forme d'un jeune lapin, dans une vaste garenne qui ressembloit beaucoup à une ville populeuse sous terre, elle étoit creusée partout en terrains profonds, habité chacun par une ou plusieurs familles. Dans la soirée, la garenne étoit couverte d'une multitude de lapins vieux & jeunes; les uns paissoient, les autres gambadoient à l'entour, ou se poursuivoient en folâtrant. A la moindre allarme, tous se précipitoient dans le creux le plus voisin, & se trouvoient en sûreté. Leurs ennemis ne pouvoient pas les suivre, ou échouoient dans l'entreprise, à cause des

tournans de ces nombreuses routes souterraines, & de leurs communications, qui facilitoient encore les moyens d'échapper. Indur aimoit beaucoup cette vie sociale & sûre, il prit une compagne, & fut bientôt père d'une nombreuse postérité; plusieurs de ses petits n'ayant pas été très-bien gardés, furent la proie des faucons & des corneilles, qui fondoient continuellement sur la garenne; des chats, des renards, & d'autres quadrupèdes sauvages usoient aussi de tout leur art pour attraper les lapins à quelque distance de leur creux. Indur lui-même courut bien des hasards, il fut une fois sur le point d'être pris par un petit chien dressé à la manœuvre perfide de jouer autour de la garenne, sans paroître occupé des lapins, & de continuer son badinage jusques au moment, où s'étant approché de très-près, il s'élançoit au milieu d'eux. Une autre fois Indur reçut quelques grains de plomb d'un chasseur qui étoit couché le long d'une haie contigüe à la garenne. Le nombre

des lapins s'étoit fort augmenté, l'hiver fut très-rigoureux, il fit périr la plus grande partie des herbes, ou les enterra profondément sous la neige; les pauvres lapins se trouvèrent tout-à-fait dépourvus, & un grand nombre moururent de faim : on leur jeta cependant quelque peu de turneps & de foin, & cette précaution en sauva la plus grande partie. L'approche du printems renouvela leurs jeux & leurs plaisirs. Indur fut encore père d'une autre famille; mais une nuit lui devint fatale, ainsi qu'à tous les siens. Ils dormoient profondément, lorsqu'ils furent attaqués par un furet; à cette allarme ils s'enfuirent à toutes jambes vers l'entrée de leur terrier, & là ils furent tous pris dans un filet tendu sur cette ouverture. Indur fut, comme les autres, dépêché par un coup sur la nuque du col, & envoyé au marché. Son ame passa dans le corps d'un jeune mâtin, né chez un fermier, & qui avoit déjà pris presque tout son accroissement; on l'envoya en présent à un gentilhomme du voisinage

qui cherchoit un gardien fidèle pour sa maison & ses possessions. Indur s'attachait à son maître & à toute sa famille, & montra le naturel le plus noble & le plus généreux. Ardent comme un lion quand il croyoit ses amis attaqués ou leurs propriétés envahies, à l'ordinaire il étoit doux comme un agneau, & supportoit patiemment toutes les libertés de ceux qu'il aimoit; il permettoit aux enfans de la maison de le traîner, de monter sur son dos, & de le traiter rudement autant que leurs petites mains en étoient capables; même alors il ne leur faisoit jamais de mal, & se contentoit de témoigner son déplaisir par un murmure sourd. Il étoit l'indulgence même avec tous les animaux de son espèce; dans la cour & au-dehors il n'avoit qu'un silencieux mépris pour les insolens petits aboyeurs. Une fois, à la vérité, provoqué au-delà des bornes, non-seulement par le bruit; mais encore par les agressions d'un méchant petit chien, il le saisit soudain dans sa gueule;

les spectateurs le croyoient dévoré sans retour ; mais ils furent bien charmés de voir Indur s'approcher d'un bourbier, & jeter son adversaire dedans sans lui faire aucun mal. Cependant il avoit fréquemment de plus sérieux combats à soutenir : accoutumé à suivre le domestique au marché de la ville voisine, son office étoit de garder les provisions de la charrette , pendant que l'homme faisoit ses affaires dans les boutiques. Quelquefois les dogues de la rue les plus hardis lui faisoient une attaque en corps , & , tandis que quelques-uns engageoient le combat avec Indur , d'autres sautoient dans la charrette pour en faire tomber les paniers. Indur avoit bien à faire à se défendre lui & le bagage ; cependant il ne manquoit guères de faire payer cher à quelques assaillans leur imprudence , & par ses vigoureux aboyemens , il appeloit à son secours son camarade de service , assez à tems pour prévenir toute déprédation. Enfin , son courage fut éprouvé par le service le plus important auquel il put

être appelé. Son maître revenant une fois tard dans la soirée , fut attaqué près de sa maison par trois scélérats armés. Indur entendit sa voix qui appelloit au secours, il y vole , saisit un de ces misérables par la gorge , & le jette à terre hors de combat ; le maître se défendoit contre les deux autres avec un gros bâton ; mais il avoit reçu plusieurs blessures d'un coutelas : un des assassins lui présente un pistolet , & il étoit sur le point de faire feu , lorsqu'Indur , laissant l'ennemi qu'il avoit terrassé , s'élançe en-avant , & , saisissant le bras de l'homme armé du pistolet , le force à le laisser tomber : son maître s'en empara , & tandis que le troisième voleur s'enfuoit , il avança sur celui avec lequel Indur étoit engagé , & lui lâcha son coup de pistolet : la balle cassa le bras de l'homme , pénétra dans le corps d'Indur , & l'ayant blessé mortellement , il tomba ; mais il eut la satisfaction de voir son patron maître du champ de bataille , & que les domestiques étant arrivés , firent prisonniers les

deux voleurs blessés : le maître se jeta sur la terre auprès d'Indur , témoignant son désespoir de l'accident qui causoit la mort de ce fidèle animal auquel il devoit sa vie. Indur expira en lui léchant la main.

Une ame si généreuse ne fut pas liée plus long - tems à des formes trop peu dignes d'elle. Indur , en s'éveillant comme d'une extase , se trouva de nouveau dans l'heureuse région qu'il avoit autrefois habitée , & recommença l'innocente vie d'un Brachmane. Il chérit le souvenir de ses transmigrations , & en fit passer l'histoire à la postérité. C'est de - là que le récit précédent a été extrait , pour l'amusement de mes jeunes lecteurs.

Fin du premier Volume.

T A B L E

Des matières contenues dans le premier volume des Soirées au Logis.

Introduction.	page 1
1re SOIRÉE. Dialogue sur le chêne.	4
La jeune souris, fable.	19
La guêpe & l'abeille, fable.	21
Le voyageur merveilleux.	22
2e. SOIRÉE. Alfrede, drame.	33
L'écureuil mécontent.	44
Dialogue sur les différens états de la vie.	49
Le chardonneret & la linotte, fable.	59
3e. SOIRÉE. Dialogue sur le pin & la famille des sapins.	63
Dialogue entre Kitti & sa maman , sur le choix des choses à ap- prendre.	77
Les freux.	91
La souris, le petit chien & le singe, fable.	99
4e. SOIRÉE. Reproches de Canut à ses courti- sans.	101

Tome I. I

L'histoire & les aventures d'un chat. 104
Le petit chien, fable. 117
La nature, allégorie. 122
5e. SOIRÉE. Sur les martinets. 126
Le navire. 132
Les choses par leur nom. 148
6e. SOIRÉE. Les transmigrations d'Indur. . 154

Fin de la table du premier volume.

*I have since received
from your mother
the*

WIM
RZESZÓW
BP*

ST

582